



ACTE II, SCÈNE XIV.

PIERRE D'AREZZO

(ARÊTIN),

DRAME EN TROIS ACTES,

Par ALA. Ph. Dumanoir et Dennerg,



REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 28 NOVEMBRE 1838.

PERSONNAGES.

PIERRE ARÊTIN.
LE DUC DELLA-VOLTA, sé-
nateur.
DOMINIQUE.
GIACOMO ROBUSTI (le Tin-
toresi).
RAFFIO.

ACTEURS.

M. LÉON-LEMAIRE.
M. ANATOLE.
M. PAUL LABAT.
M. ROGEE.
M. CULLIER.

PERSONNAGES.

MALEK, page meure.
PÉRINA-RICCIA, fille de Ma-
théo Robusti.
MARIETTA D'ALL'ORO.
MARGHERITA.
SIRENA.
SEIGNEUR, PAGE, VALTE.

ACTEURS.

M^{me} E. PROGER.
M^{me} FINEVILLE.
M^{me} BAURE.
M^{me} BARTILLE.
M^{me} DUKOIS.

ACTE PREMIER.

LA SCÈNE EST A VENISE, AU PALAIS DELLA-VOLTA.

Le théâtre représente une terrasse, sur le grand canal. L'entrée du palais à droite.

SCENE PREMIERE.

RAFFIO, entouré de domestiques qui se pressent autour de lui.

TOUS.

Écoutez!...

RAFFIO.

Voici comment la chose s'est passée... Vous

devez m'en croire, parce que, d'abord, je suis majordome du palais; puis parce que je le tiens de Pierre lui-même, notre camarade... c'est-à-dire votre camarade.

TOUS.

Parlez!...

RAFFIO.

Pierre a parfois d'étranges accès de fierté...

Il lui arriva de sortir du palais, revêtu d'un autre costume que la livrée que nous portons tous, comme s'il n'était pas glorieux de porter sur la poitrine les armoiries de monseigneur Della-Volta; et comme s'il ne valait pas mieux user les habits du maître que les nôtres... Or, il était allé hier se désaltérer à l'hôtellerie voisine, rendez-vous des jeunes peintres de Venise... A peine était-il assis, que ceux qui étaient présents, l'ayant reconnu pour un des gens de notre gracieux maître, voulurent tous le chasser de l'hôtellerie... non pas tous, je me trompe.... Il se trouva là un jeune homme qui vint à lui, le salua, et lui tendit son verre.... Les autres alors, qui avaient prononcé le nom de Monseigneur, se mirent à en parler... et de quelle sorte, bon Dieu !... On l'attaqua de toutes manières, les plaisanteries se croisaient; on alla même jusqu'à dire...

UN VALET, *vivement.*

Silence!... le maître!...

SCENE II.

LES MÊMES, LE DUC, suivi d'un affidé.

LA NÉE, avec emportement.

Comment ! cet homme n'est pas encore arrêté !... La police de Venise est-elle donc devenu aveugle, pour ne pas voir les traces d'un homme qui fuit ?... Sourdo, pour ne pas entendre le souffle d'un homme qui se cache ?... Un misérable apprenti peintre, dit-on, le fils d'un teinturier, je crois, dont l'insolente parole s'est attaquée à moi, duc Della-Volta, membre du sénat... au sénat lui-même tout entier !... (*A l'affidé.*) Il faut qu'aujourd'hui, ce Giacomo Robusti soit découvert et châtié... ou, malheur à vous ! (*Aux domestiques.*) Qui de vous s'est trouvé dans cette hôtellerie, quand cet audacieux a prononcé mon nom ?... Est-ce toi ?... est-ce toi ?...

RAFFIO.

Excellence... c'est le nommé Pierre Arétin.

LE DUC.

Qu'on l'appelle.

RAFFIO.

La voici...

SCENE III.

LES MÊMES, ARÉTIN.

LA NÉE.

Approche... C'est en ta présence que ce Giacomo-Robusti a élevé la voix contre ton maître ?

ARÉTIN.

Contre nous deux, Monseigneur.

LA NÉE, étonné.

Contre nous deux ?... (*Il regarde Arétin, puis, à part.*) Nous deux ?... (*Haut.*) Hé bien ! quod disait-il... de toi, d'abord, ... de moi, ensuite ?

ARÉTIN.

Co qu'il a dit de moi, je l'ai oublié... ce qu'il a dit de vous, monseigneur, je ne l'ai point entendu.

LA NÉE.

Hein ?

ARÉTIN, d'une voix plus accentuée.

Je ne l'ai point entendu.

Il s'éloigne et va s'asseoir sur un banc.

LA NÉE, qui l'a suivi des yeux.

Ce n'est pas la première fois que la voix de ce valet me choque et me blesse... (*Haut.*) D'autres oreilles ont été plus attentives.

RAFFIO, à part.

Des oreilles d'espion, qui entendent les paroles, quand elles sont encore au fond de la gorge.

LA NÉE, à l'affidé.

Qu'on m'obéisse... sortez !

L'affidé s'incline et sort.

SCENE IV.

LES MÊMES, puis, PÉRINA-RICCIA.

Arétin est toujours assis, et semble demeurer étranger à ce qui se passe.

LE DUC.

C'est qu'en vérité, leur audace contre nous ne connaît plus de bornes... Chaque jour, les lios de Saint-Marc nous transmettent de nouvelles dénonciations, et si nous sommes lents à frapper, les coupables seront bientôt si nombreux, que la force nous manquera... (*On entend la voix de Périna-Riccia qui crie :* « Laissez-moi... laissez-moi entrer ! ») Quel est ce bruit ? qui vient là ?...

RAFFIO, au fond.

Une jeune fille qui se débat et s'efforce de parvenir jusqu'à votre excellence.

PÉRINA, entre et se jette aux genoux du duc.

Grâce et pitié, monseigneur !... grâce pour lui... je l'implore à genoux.

LE DUC.

Qui êtes-vous ?... que voulez-vous ?

PÉRINA.

Le pardon d'un malheureux qu'on accuse, qu'on poursuit, qu'on veut traîner sous les plombs... Ma mère ne voulait pas que je vinsse... mais je l'ai trompée, j'ai quitté secrètement notre maison, et je n'y rentrerai qu'avec la grâce de Giacomo... Car on vous a menti, monseigneur... Si l'on vous a dénoncé des injures, ce n'est pas lui qui les a dites... Lui, mon Dieu !... Pauvre jeune peintre, élève du grand Titien, comme lui, peut-être, il sera grand un jour, Giacomo-Robusti ne songe qu'à son art, qui est sa seule pensée et toute sa vie... Quo lui importe le reste ?... D'où naîtrait sa colère contre vous ?... Assemblez ses compagnons d'ateliers... ils vous diront tous que le plus doux, le meilleur des hommes, c'est Giacomo, leur ami Giacomo, qu'ils ont surnommé le Tintoret... Au Tintoret des pin-ciaux, une toile, et ses regards ne se lèveront même pas sur les riches de Venise... Vous voyez bien, monseigneur, qu'on vous a menti !

LA DUC.

Bienheureux criminel, qui trouve un pareil défendeur !... il t'inspire donc un intérêt bien tendre, celui-là ?...

PÉRINA.

Il est mon frère.

ARÉTIN, qui, à ces mots seulement, jette les yeux sur Périna.

Qu'elle est belle !

LA DUC, à part.

Jolie fille, sur mon ame !... (A Périna.) Il faut un châtiment... moins pour le passé que pour l'avenir.... Mais calme cet effroi.... ton frère ne mourra pas.... on vit, en prison.

PÉRINA.

En prison !... Oh ! non, non ; vous reprendrez ces paroles cruelles.... Où d'autres respirent, monseigneur, l'artiste étouffe ; où d'autres vivent, l'artiste meurt.... Ah ! si vous voulez lui laisser la vie, laissez lui la liberté, laissez-lui la vue du ciel, les rayons du soleil, tout ce qui le fait vivre, lui.... Et puis, vous le savez bien, les prisons de Venise s'ouvrent toutes grandes pour recevoir les pauvres condamnés ; mais les verrous se rouillent et s'incrustent dans les murs avant que vienne la grâce.... Car on oublie les captifs, monseigneur ; leurs cris étouffés n'arrivent pas jusqu'aux juges.... Dieu seul les entend.... Dieu, et leur mère, agenouillée à la porte du cachot.... La prison ! la prison pour mon frère !... mais c'est la mort.

Arétin se lève et fixe de loin ses regards sur elle.

LE DUC.

Et je t'ai dit qu'il ne mourrait pas.... Il faut donc que je sois généreux jusqu'à l'injustice, jusqu'à l'imprudence.... tu le veux absolument !... (A part, la regardant.) Des yeux d'un éclat !... (A Périna.) Soit !... je pardonne.... Je signerais la grâce de ton frère.... ce soir.

PÉRINA.

Ah ! monseigneur !... Dieu vous bénira.

LE DUC.

Et ce soir.... tu viendras la chercher.

PÉRINA.

Oh !... oui, oui.... ce soir, je viendrai, ARÉTIN, passant derrière elle et à voix basse.
Ne venez pas.... on vous êtes perdue !

Elle se retourne ; il a disparu au milieu des valets, et va au fond s'accouder sur le parapet.

PÉRINA, à elle-même.

Perdue !... Qui m'a parlé ?... qui m'a dit cela ?... perdue !...

LA DUC, s'approchant.

Ce soir ?...

PÉRINA, à part.

Comme il me regarde !... j'ai peur !... (Le duc lui fait un signe d'adieu et sort.) Ces paroles.... ces regards !... Ainsi, il faut choisir ! la prison pour mon frère, la détresse pour moi, ou la fuite pour nous tous.... Oh ! nous partirons.... nous irons à Trieste !... (Elle va pour sortir ; les domestiques se

rangent... elle s'arrête et semble chercher parmi eux.) Mon Dieu, lequel donc m'a parlé ?

RAFFIO, s'approchant, baissant la voix et souriant.

Ce soir ?...

Elle recule, lui jette un regard de mépris, et sort.

SCENE V.

ARÉTIN, RAFFIO, VALETS.

RAFFIO.

Encore une !... Monseigneur est volage.... Mais cette fois, le choix est fin.... il a tant de maîtresses qui rient toujours !... une qu'il pleure.... ça le changera.... Maintenant, approchez tous ; car il faut songer à la fête de cette nuit.... qui devous était chargé de faire décorer la salle du festin ?

UN VALET.

Moi.... et tout est prêt.

RAFFIO.

Qui de vous devait convier les nobles amis de monseigneur ?

ARÉTIN.

Moi, et je ne l'ai pas fait.

RAFFIO.

Pas encore, imprudent !... hâte-toi donc d'y courir.... Qui de vous devait porter à la belle Angéla, de la part du maître, sa parure de ce soir ? (Silence.) Qui donc ?

ARÉTIN.

Moi !...

RAFFIO.

Hé bien ?

ARÉTIN.

Comme le reste... je ne l'ai pas fait.

RAFFIO.

As-tu perdu la raison ?... Veux-tu donc qu'on te chasse ?

ARÉTIN.

Où, c'est cela que je veux.

RAFFIO.

Comment ?

ARÉTIN, éclatant.

C'est cela que j'exige, te dis-je !... je veux qu'on me chasse !... Le séjour de ce palais me rend fou !... Ici, tous les jours se passent en fêtes, toutes les nuits en orgies.... Ici, des festins de roi, présidés par les femmes les plus belles de Venise.... Ici et toujours, des voix qui chantent, des cœurs qui battent et des regards qui brillent.... Richesse, luxe, joie, plaisir, amour, enivrement, tout ici, tout pour eux !... Et voilà pourquoi je veux qu'on me chasse.... Parce que tout cela, vois-tu, tout cela est pour moi une longue et continuelle tentation qui me ronge, me torture, égare ma raison et me rendrait capable.... d'un crime, pour vivre de cette vie-là, ne fût-ce qu'un jour, une heure, un instant !... Oh ! que de fois, debout derrière le maître, je me suis senti prêt à le saisir, à le jeter

à bas de son siège, pour m'asseoir à sa place, et lui dire : A mon tour !

RAFFIO, d'un ton railleur.

Ah ! çà, monseigneur Pierre, pour avoir de ces idées-là, vous êtes donc d'une haute naissance ?... c'est donc du sang d'excellence qui coule dans vos veines ?

ARÉTIN, plus calme et souriant.

Moi... Je suis né dans un hôpital... Quel fut mon père?... je n'en sais rien... peut-être un portefaix d'Arezzo... peut-être un grand seigneur, qui m'aura transmis avec la vie cette soif d'opulence qui me dévore.

RAFFIO.

Il faut alors que votre jeunesse se soit écoulée dans quelque magnifique palais... Tenez, je erois y être... Page favori d'une noble dame, le petit Pierre se roulait à ses pieds sur le tapis, et une belle main blanche lui passait les friandises de la table... Hein ?

ARÉTIN.

Rien de tout cela.... mon enfance a été pauvre, bien pauvre... J'étais apprenti chez un relieur de Pérouse, insouciant et joyeux, bornant mon ambition à économiser quelque monnaie, pour mouiller mes lèvres d'une goutte de vin de Chypre... J'étais heureux alors... heureux !... (so voix s'altère) jusqu'au jour où ma mère expirante me fit appeler à son chevet, et me confia son autre fils, un pauvre frère qui n'allait avoir d'appui que le mien... puis elle mourut !... Oh ! si depuis j'ai souffert, c'est que Dieu est juste... Pauvre enfant !... A quelques jours de là, ton frère s'enivrait avec des jeunes débauchés, qui riaient de l'héritage qu'il avait accepté... Fait insensé par l'ivresse, fait cruel par leurs moqueries, il rejetait le dépôt sacré de sa mère mourante ; et une heure après, quand la nuit vint, il allait en chancelant déposer ton herceau dans une rue de Pérouse !...

TOUTS, reculant.

Oh !...

ARÉTIN.

Rendu à la raison, alors seulement je compris que j'avais fait un crime.... Je voulus courir vers l'enfant abandonné, le reprendre, le réchauffer dans mes bras.... car il faisait froid, bien froid, ce soir-là... Je m'étais précipité hors de la maison, marchant au hasard, interrogeant ma mémoire... ma mémoire ne me répondait pas !... Ivre que j'étais, j'avais oublié le nom de cette rue !... La nuit avançait, je marchais toujours... la pluie tombait à grands flots, une pluie glacée et l'enfant, le pauvre enfant était toujours là !... et dans ma tête, pas un souvenir !... Quand le jour parut.... je rentrai seul !... Et depuis ce temps, il me semble sans cesse entendre à mes côtés les cris plaintifs d'un enfant qui se meurt... toujours et partout, cette voix est là, qui me crie au cœur... Comprenez-vous, maintenant, qu'il me faut une vie bien haut placée, pour que les remords ne m'atteignent pas ?... qu'il me faut des bruits de fêtes, pour étouffer le cri de la conscience ?

RAFFIO.

Tu as raison, Pierre ; le séjour de ce palais te rend fou... Allons, allons, vous ne comprenez rien à tout cela, vous autres ; vous ne devez rien y comprendre.... Et d'abord, il faut songer à réparer la négligence de maître Pierre !... Toi, chez la noble Angèle ; toi, chez les écrivains... Il faut bien vous charger de sa part d'ouvrage, puisqu'il est incapable de la faire, et qu'il ne serait bon qu'à être grand seigneur !...

Il fait un geste, tous le suivent.

SCÈNE VI.

ARÉTIN, puis DOMINIQUE.

ARÉTIN.

Ils s'en vont, haussant les épaules et riant sans doute de ma folie... Riez, mes bons camarades, riez !...

DOMINIQUE, en dehors.

Il se nomme Pierre Arétin, et je veux le voir... (Il entre.) Tenez, le voici !

ARÉTIN.

Lui !... Dominique !... (Il court lui prendre la main.) Merci, ami, merci d'être venu !... toi, qui ne rougis pas de presser la main d'un valet... toi, à qui j'ai voué reconnaissance éternelle et éternelle amitié.

DOMINIQUE.

Votre amitié, soit !... donnez, je prends... mais que parlez-vous de reconnaissance ?

ARÉTIN.

Crois-tu donc que j'oublie le lendemain ce qu'on fit pour moi la veille ?... Si tu ne m'avais sauvé que d'un danger de mort, c'eût été peu... Tu m'as sauvé d'un outrage et d'une honte ; tu as mis ton bras entre le soufflet et ma joue... je t'ai béni... Et cependant, quand tu m'as rencontré hier dans cette bôtellerie, tu ne m'avais jamais vu... Mais tu as compris ce que je souffrais lorsqu'un de ces jeunes peletres s'écria qu'il fallait me chasser, me jeter à la porte, parce que j'étais un valet... et tu t'es approché, tu as pris place à ma table, tu as touché mon verre du tien, comme pour leur répondre : C'est un homme !...

DOMINIQUE.

Beau mérite, vraiment !... De Dominique à Pierre, la distance était donc bien grande à franchir ?... Eh ! mon Dieu ! je suis ce que tu es, moi... ni riche, ni noble... Je suis un pauvre orphelin sans nom et sans famille, gagnant ma vie à donner des leçons de chant et d'arpicordo... Tu souffrais, je suis allé à toi... c'est le devoir de tous : malheur à qui ne l'accomplit pas !

ARÉTIN.

Oh ! dans cette seule minute, où me vinrent presque à la fois l'insulte et la réparation, deux noms se sont inscrits dans mon cœur : Dominique, Tiaoret... Un nom d'ami, un nom d'ennemi... A l'un reconnaissance, vengeance à l'autre !

DOMINIQUE.

Non, tu ne te souviendras que d'un seul... celui qui t'a promis de venir et qui est venu... pour te serrer la main encore une fois... la dernière, sans doute.

ARÉTIN.

Que dis-tu?... Eh! mais, ce visage triste, abattu... Hier, tu paraissais heureux, calme, du moins...

DOMINIQUE.

Calmé?... peut-être... heureux!... je ne le fus jamais... Pourtant, depuis un moment, un nouveau malheur est venu me frapper... mais patience!... j'ai tant souffert déjà, que ce doit être le dernier.

ARÉTIN.

Allons, allons, ne parle pas ainsi... si jeune encore, et désespérer de l'avenir!... La tête haute, enfant!... N'y a-t-il plus à Venise, ni joyeux compagnons, ni belles jeunes filles?... Un ami vrai et dévoué, tu l'as trouvé, le voici... Une maîtresse... (*S'arrêtant.*) Ah! une larme roule dans tes yeux... c'est d'elle que partent tes souffrances.

DOMINIQUE.

Oui, d'elle, que j'aime et qui me connaît à peine; devant qui je passe timide et tremblant, retenant mon souffle, qui me trahirait tout-à-coup... La voir et l'aimer, c'était peu; mais c'était la ma vie, et ma vie va s'en aller avec elle... Elle quitte Venise... il faut que je meure!...

ARÉTIN.

Elle part?...

DOMINIQUE.

Aujourd'hui!

ARÉTIN.

Elle va....

DOMINIQUE.

A Trieste, avec son frère et sa mère... C'est elle-même qui me l'a dit.

ARÉTIN.

Et tu voudrais la suivre, n'est-ce pas?

DOMINIQUE.

Impossible!... Depuis un mois, je n'ai pas d'élèves... Je ne gagne rien, et mes dernières ressources sont épuisées... A Trieste, m'a-t-on dit, mes leçons seront recherchées et mieux payées qu'ici... mais, pour aller à Trieste...

ARÉTIN.

Il te faut de l'argent... ce n'est que de l'argent qui te manque... Je n'en ai pas... Mais on en trouve toujours pour sauver un homme, et j'en trouverai.

DOMINIQUE.

Tu es bon!... tu désires et tu espères.

ARÉTIN, avec fermeté.

Je veux, et j'aurai!...

DOMINIQUE.

Cette assurance...

ARÉTIN.

Écoute!... Ce que je vais te dire, nul ne le sait, et tu seras le premier dans mon secret... (*Baisant à voix.*) La nuit, quand tous reposent, moi, je ne dors pas... car, la nuit seulement, je suis libre...

Alors un autre monde s'ouvre pour moi... Mon cœur bat avec violence, la fièvre s'empare de moi, mon sang se porte chaud et bouillant à ma tête... Des pensées, parfois riantes et douces, mais plus souvent énergiques et mardantes, se pressent en mon cerveau; je me frappe le front de mes deux mains;... je parle, je crie;... des syllabes confuses s'échappent de ma bouche... puis, des mots sans suite... puis, des phrases... Enfin des pages entières, où mes pensées se dressent pleines de force et de vie, animées et palpitantes!... (*Passant tout-à-coup au ton le plus simple.*) Je fais des vers!

DOMINIQUE.

Des vers!...

ARÉTIN.

Que j'écris, avec ce charbon, sur les murailles nues de ma chambre.

DOMINIQUE.

Poète!... tu seras poète!... Oh! je l'avais bien vu, qu'il y avait en toi autre chose que le valet d'un sénateur débauché... Je l'avais bien vu, à l'éclat de tes yeux, que tu rêvais la gloire!

ARÉTIN.

La gloire?... Non, ce n'est pas cela que je veux...

Des lauriers se faneraient vite sur mon front...

La gloire?... c'est la part de Dante-Alighiéri, le

grand poète de Florence... de Torquato-Tasse, le

grand poète de Sorrente... La part que je veux,

moi... (*S'arrêtant.*) Mais c'est de toi qu'il s'agit,

et voici ce que je ferai... Pour obtenir l'argent des

hummes, vois-tu bien, il faut les louanger... Les

seigneurs de Venise ont des faiseurs de sonnets,

qui ramassent les miettes de leurs festins... Je

peux flatter comme eux, et comme eux, être payé.

DOMINIQUE.

Quoi!... tu voudrais...?

ARÉTIN.

Tu souffres, je viens à toi... C'est le devoir de tous... Malheur à qui ne l'accomplit pas!

DOMINIQUE.

Mais à qui dois-je présenter ces vers?

ARÉTIN.

Déjà une fois... (il me fallait de l'argent pour

acheter un collier de femme) j'ai composé un

sonnet en l'honneur du maître que je serai... Je

l'ai arrêté au passage, à peu près comme un mendiant... J'ai tendu la main qui lui portait l'encens...

Mais cette main, déjà avancée vers lui, s'est retirée d'elle-même et n'a froissé le papier... Le courage... (car il en fallait) le courage qui m'a manqué pour moi, je l'aurai pour toi, Dominique.

DOMINIQUE.

Mais ton maître est le sénateur Della-Volta, et

je rougirais...

ARÉTIN.

Que t'importe?... c'est à moi qu'il donnera une

récompense, et non à toi une amonée... Voici ces

vers... aujourd'hui, à l'instant même, je veux...

Ah! les portes s'ouvrent... c'est lui! (*Riant.*) Ah!

ah! ah! il aura senti de loin l'odeur de l'encens.

ARÉTIN.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE DUC, suivi de Valets, RAFFIO.

LE DUC.

Ma gondole?...
Un valet sort.ARÉTIN, se plaçant sur le passage du Duc.
Excellence....

LE DUC.

Qu'y a-t-il?...
ARÉTIN.

Excellence, permettez au plus humble de vos vassaux... (À part.) Allons, commence ton métier de poète....

Il s'incline.

LE DUC.

Hé bien?...
ARÉTIN.

De vous présenter... un sonnet.

LE DUC, étonné.

Un sonnet?
ARÉTIN.

Faible hommage offert à vos vertus... toutes ne se trouvent pas dans mes vers, peut-être... Le nombre en est si grand, et un sonnet est si court!

Il lui présente le sonnet, que le duc reçoit en souriant.

LE DUC.

Ah! tu fais des vers...
ARÉTIN.

Si votre excellence daigne m'y autoriser.

LE DUC, parcourant le sonnet.

Eh! ce n'est pas trop mal, vraiment... (Pliant lentement le papier.) Mais il me semble que, je te paie pour autre chose que cela.

ARÉTIN.

Monsieur...
DOMINIQUE, à part.Ah!...
RAFFIO, de même.Bon!...
LE DUC.

Retiens bien ceci!... Il me faut des valets actifs, laborieux, pour verser le vin à ma table et soigner mes chevaux... J'en ai d'autres pour me dire que je suis un grand homme... Je veux des poètes-vassaux, je ne veux pas de valets-poètes... À chacun ses fonctions, à chacun son emploi... souviens-toi mieux du tien, ou je te chasse.

Il jette le sonnet.

ARÉTIN, bas.

Ah! Dominique, salue-toi!... (Arrêtant de nouveau le Duc.) Pardonnez, Monseigneur... Je sais mes devoirs, et je me serais gardé de cette folie, si je n'avais eu à implorer votre charité.

DOMINIQUE.

Que dis-tu là?

LE DUC.

Ma charité?...
ARÉTIN.

Votre munificence... les deux premières vertus en tête du sonnet... Il s'agit d'un bon et pauvre jeune homme.

DOMINIQUE.

Pierre!...
LE DUC.Ah! je suis fatigué de mendier... Assez!...
DOMINIQUE.Oui, assez!... je ne veux rien, je ne demande rien... à vous surtout, duc Della-Volta... Adieu, Pierre!...
Il sort.

ARÉTIN, à part.

Deux fois humilié!... Oh! c'est trop... c'est trop, monseigneur!

UN VALET, entrant.

La gondole de son excellence.

LE DUC.

Que l'on songe à la fête de ce soir!
Il sort.

SCÈNE VIII.

ARÉTIN, RAFFIO, LES VALETS.

RAFFIO, qu'Arétin n'écoute pas, absorbé qu'il est dans sa réflexion.

Ah! tu flattes le maître... ah! tu fais des petits sonnets... pour accaparer ses bontés, n'est-ce pas?... pour qu'il te donne peut-être ma place de major-dome?... Tu ne l'auras pas, et prends garde à la tienne... car je lui dirai ce que tu fais... c'est-à-dire, ce que tu ne fais pas... Flatteur!... vil flatteur!... Pierre Arétin, nous ne t'estimons plus.

Ils sortent tous, sans qu'Arétin ait fait un mouvement.

SCÈNE IX.

ARÉTIN, seul, après un long silence.

Est-ce assez de mépris?... Le maître d'abord, les serviteurs ensuite... C'est juste... Comme il a ri de mes vers et comme il les a jetés!... là!... (Il ramasse le papier, qu'il déchire tout en parlant.) Mais, du moins, quand j'ai passé de la louange à la prière, il aurait dû m'entendre... Il ne l'a pas voulu!... Un aumône!... lui ai-je crié, et il a répondu : Une fête!... Une fête qui lui coûterait tant!... Un instant de sa joie, cependant, pouvait épargner à cet enfant une année de douleurs et de larmes... il ne l'a pas voulu!... (Éclatant.) Vengeance donc!... mépris pour mépris, Monseigneur!... Allons, mon génie, des vers!... encore des vers!... non plus pour caresser, mais pour mordre... Déchaine-toi, mon mauvais démon, saute-lui à la face, et déchire à belles dents!...

Il marche rapidement, d'un air inspiré, se frappe le front, et dit, à mesure qu'il lui viennent, les vers suivants :

« Dans Venise, voyez passer ce beau seigneur...
 « Le front haut, l'œil brillant, le sourire à la lèvre...
 « Sous son pourpoint de toie il cache un noble cœur,
 « Un grand cœur de héros?... non pas, un cœur de lièvre!
 « Il est lâche, poltron... de son ombre il a peur...
 « De ses rêves aussi... Par Dieu! le fier courage!
 « Croiriez-vous bien cela?... dans une nuit d'orage,
 « Ses valets bien souverts l'ont entendu crier :
 « Il a peur du tonnerre, et se met à prier...
 « Mais du moins il est bon?... le prêtre en son ame
 « Éveille la pitié?... Non, vous lui faites tort;
 « Quand il faut refuser, il est brave, il est fort,
 « Il devient homme... Mais un oncle s'enfamme,
 « Le foudre éclate au ciel... ce n'est plus qu'une femme.
 « Voilà, tel que Dieu parmi nous le jete... (fâché)
 « Pour le peindre, il ne faut qu'un trait, qu'un mot : In-
 « Son nom, enfin, son nom : le duc Della-Volta ! »

(Riant.) Ah! ah! ah! ah! vous êtes bien laid, Monseigneur... Je vous ai fait rassemblant... Mais vous me bravez, peut-être : car vous savez que les imprimeurs de la villa me refuseront leur papier et leur encre, que je ne puis payer... On lira mes vers cependant... Ma plume, mon burin, ce sera ce morceau de charbon... ma page de papier, ce sera la mur de votre palais... (Il écrit sur le marbre du portique et se figure rayonné de joie.) Bien! oh! bien, cela!... (Riant.) Voyez, il m'a fallu de longues heures de fatigue pour rimer vos louanges, et ces vers sont sortis tout faits de ma pensée... Oh! la satiro! l'injure!... le vers qui fouette et marque!... voilà mon génie. (Raffio et les domestiques reprennent.) Du monde!... mes camarades, qui m'ont appelé flatteur!... voyons ce qu'ils disent de ceci.

Il s'éloigne du portique et va s'asseoir près du parapet.

SCENE X.

ARÉTIN, RAFFIO, LES VALETS.

RAFFIO.

Tout est terminé, tout est prêt, les convives de Monseigneur peuvent arriver... Ah! ici des arbutus... (Il s'approche du portique) ici des... des... Qu'est-ce que cela?... (Il lit.) Ehl mais c'est de notre maître qu'il est question... c'est lui! c'est bien lui! Écoutez donc, écoutez donc!

Lisant, pendant que les valets se groupent autour de lui.
 « Il est lâche, poltron... de son ombre il a peur...
 « De ses rêves aussi... »

TETS.

Bravo! bravo!

RAFFIO, en chanté.

Poltron!... c'est qu'il l'est en effet... Écoutez encore!

« Croiriez-vous bien cela?... dans une nuit d'orage,
 « Ses valets bien souverts l'ont entendu crier...
 « Il a peur du tonnerre, et se met à prier... »

TETS.

Bravo!... bravo!

RAFFIO.

Oh! le grand poète!... le grand poète!

ARÉTIN, à part.

Merci, toi qui le premier as dit cela!

RAFFIO.

Ce n'est pas tout...

SCENE XI.

LES MÊMES, LE DUC.

Le Duc paraît au fond; et, voyant ses gens ainsi groupés, s'arrête surpris.

RAFFIO, continuant à lire.

« Quand il faut refuser, il est brave, il est fort... »

Le Duc s'est avancé lentement; frappé de terreur à sa vue, les valets s'écartent en silence; le Duc se trouve près de Raffio, qui continue à lire sans le voir.

Encore mieux, admirable!

« Pour le peindre, il ne faut qu'un trait, non mot : Infâmes!
 « Son nom, enfin, son nom : le duc Della-Volta ! »

(Prenant, sans se retourner, la main du Duc.) Tiens, lis, lis donc, Matéo... car j'ai ris tant... ah! ah! ah! ah!
 « (Il se retourne et se trouve face à face avec le Duc.) Ah! Mon... Mon... Monseigneur! Gr...
 gra... grâce! (Il tombe à genoux.)

LE DUC, ne se contenant plus.

Misérable!...

RAFFIO.

Je... je jure... oh! j'en deviendrai fou... ma tête se détraque... mes membres se brisent... je n'ai plus de membres!...

LE DUC.

Que l'on s'empare de lui!

ARÉTIN, se levant.

Vous vous trompez, Monseigneur... Raffio n'est pas l'auteur de ces vers... vous voyez bien qu'il est trop lâche pour cela.

RAFFIO, vivement.

C'est vrai, je suis beaucoup trop... pour ça...

LE DUC.

Qui donc les a faits?

ARÉTIN.

Moi!

LE DUC.

Lui!... (A part.) Je m'en doutais... Sortez tous.

RAFFIO.

Oui, excellence, aussi vite que mes jambes vendront.

SCENE XII.

LE DUC, ARÉTIN.

Le duc, s'approche du portique, semble lire de nouveau, puis avec emportement.

Et tous mes valets ont lu ces vers!...

ARÉTIN, avec flegme.

Tous vos valets, Monseigneur... en attendant tous vos convives de ce soir.

LE DUC.

Insolent!... (*Il s'élance vers Arétin, en portant la main à son épée. Arétin demeure immobile, le Duc s'arrête et cherche à se calmer.*) Est-ce bien toi qui, tout-à-l'heure, es venu t'incliner devant moi, si humble et si respectueux?

ARÉTIN.

Si courbé et si rampant... moi-même... Tout à l'heure, j'avais besoin de vous... à présent je me venge.

LE DUC.

Ne sais-tu pas que tu as joué là un jeu à te faire briser les reins?

ARÉTIN.

Des rois, si brisés qu'ils soient, goûssent enfin... et alors, je recommencerai la partie.

LE DUC.

Quelle audace!

ARÉTIN.

Et cette fois, j'aurai un grief de plus à faire payer à votre excellence... Vous savez qu'il ne manque pas de murailles blanches à Venise... Jo les couvrirai de votre nom et de vos vices... Et on croira que je dis vrai, moi, qui vous ai servi et qui vous connais bien.

LE DUC.

Tu ne le feras pas!

ARÉTIN.

Avec votre permission... ou plutôt, sans votre permission, je le ferai.

LE DUC, se contenant toujours.

Tu te vantes d'un courage que tu n'as pas.

ARÉTIN.

Vous croyez?... c'est une épreuve à faire.

LE DUC.

Ainsi, tu ne redoutes pas ma vengeance?

ARÉTIN.

Non.

LE DUC.

Une prison éternelle!...

ARÉTIN.

Non.

LE DUC.

La mort!...

ARÉTIN.

Non.

Il regarde en face le duc, qui paraît ébranlé.

LE DUC, à part, ne pouvant soutenir ses regards.
Ses yeux ne se baissent donc jamais? (*Haut.*) Tu me hais, Pierre Arétin?

ARÉTIN.

Pas tout-à-fait... quelque chose de moins, ou quelque chose de plus.

LE DUC, à part.

Cet homme est dangereux!... (*Avec rage.*) Un valet! (*Se décidant.*) N'importe!... (*Haut.*) Va, va accomplir tes menaces, va flétrir le nom d'un maltre qui t'a toujours bien traité... Mais je veux que tu sois un ingrat, je veux que chaque injure sortie de ta bouche devienne un remords qui retombe sur ta conscience... (*Regardant autour de lui; puis baissant la voix et parlant plus vite.*) Ta colère est

née d'un refus, n'est-ce pas?... Tu avais imploré ma bienfaisance pour ton ami... Tiens, voici de l'or, plus d'or que tu n'en demandais... Prends, prends, to dis-je, et tais-toi... tais-toi!...

Il sort rapidement.

SCENE XIII.

ARÉTIN, seul, stupéfait, et les yeux fixés sur la bourse laissée dans sa main.

Do l'or!... mais c'est un rêve... de l'or!... Rien pour la louange, et l'injure payée!... Lui, fier et dédaigneux, quand je me suis incliné devant lui, l'appelant vertueux... interdit et tremblant, quand je l'attaque en face, l'appelant infâme!... Ob! mes yeux s'ouvrent à la lumière... voilà ta mission, Arétin, voilà ta vie!... l'injure... De l'encre, une plume, et l'or en coulera... (*Avec joie.*) Ce n'était donc pas une dérision du destin, de m'avoir mis au cœur ces désirs dévorants de richesses et de plaisirs?... J'aurai tout cela, tout, avec de l'injure... Le sénateur vénitien ne m'a donné que cette bourse... Mais un cardinal, un pape, un roi, un empereur!... Mais Clément VIII, François I^{er}, Charles-Quint!... A nous, maintenant, mes toutes-puissantes majestés... Vous, Saint-Père, vous ne vendrez pas que ma main salisse la tiare romaine... payez, Saint-Père, payez!... Vous, François, vous ne vendrez pas une tache à votre écusson de France... Payez, roi, payez!... Vous, Charles, vous ne vendrez pas une souillure à votre couronne impériale... Payez, empereur, payez!... Vientent les piastres du Rome, les écus de France et les ducats d'Espagne!... Toute monnaie est bonne, qui se transforme en pourpoints de velours, en chaînes resplendissantes, en vins précieux, en belles femmes!... (*Il réfléchit.*) Et comme je me tiendrai bien à l'abri du châtimement!... Pour attaquer le roi, j'irai demander asile et protection à l'empereur, son éternel ennemi... et quand le roi aura acheté mon silence, c'est alors chez lui que j'irai pour entamer l'empereur... Et ainsi, toujours ainsi, jusqu'à ce qu'enfin, à mon tour, la renommée m'ait fait une puissance et donné un trône!... (*Avec enthousiasme.*) Ob! le grand et beau rêve!... Mon Dieu, mon Dieu, laissez-moi vivre!...

SCENE XIV.

ARÉTIN, RAFFIO, LE DUC, MARIETTA D'ALL'ORO, MARGHERITA, SIRENA, VALETS.

Marietta d'All'Oro paraît. En même temps, le Duc sort du portique, suivi de tous les valets, et va au-devant d'elle.

LE DUC.

Marietta!... c'est vous?...

MARIETTA, ôtant son masque.

Moi-même, Monseigneur... vos fêtes peuvent-elles se passer de moi, et puis-je me passer de

vos fêtes?... (*Jetant sa manille à Arétin.*) Valet...

Elle suit le duc, qui l'introduit.

ARÉTIN, pendant ce mouvement.

Ah! ah! la belle Marietta d'Al'Oro, vous me jetez dédaigneusement votre mantillo sur les bras! Un jour, peut-être, je vous jetterai un manteau d'or sur les épaules... si vos épaules en sont dignes encore.

Le duc, courant présenter la main à Margherita, qui descend de sa gondole.

Venez donc, Margherita... venez, pour être la plus belle.

MARGHERITA.

La plus heureuse, Monseigneur, si vous me parlez toujours ainsi.

Elle entre.

ARÉTIN.

Et vous aussi, Margherita la chanteuse... un jour, comme Monseigneur, je paierai vos chants de fêtes... si votre voix se conserve belle et pure.

Le duc, à Siréna, qu'il introduit également.

Tous les cœurs vous attendent.

SIRÉNA.

Tous, Monseigneur?... c'est beaucoup pour qui n'en a qu'un à donner.

ARÉTIN.

Mon tour viendra, Siréna la danseuse... Un jour, j'achèterai, pour en jouir seul, vos sourires et vos pas... si vous savez encore et danser et sourire.

A peine le Duc et Siréna sont-ils entrés dans le palais, que Raffio paraît, suivi des valets.

SCENE XV.

ARÉTIN, RAFFIO, LES VALETS.

RAFFIO.

Pierre... Pierre... je t'ai appelé vil flatteur... Pardon, mille fois pardon!... Honneur à toi, qui as outragé le maître et nous as tous vengés!... c'est bien, c'est très-bien!... tes vers sont délicieux... Tiens, nous nous sommes cotisés... prends ceci, et va toujours... nous trouverons de l'or pour te récompenser.

ARÉTIN.

De l'or! toujours de l'or, pour qui frappe et injurie!... (*Aux valets.*) Gardez, camarades, gardez cela... Je ne fouille pas dans la poche des petits: c'est dans le coffre des grands que je veux puiser!... Gardez, camarades...

On entend de grands cris au dehors.

RAFFIO, courant au fond.

Ah! mon Dieu! un homme se noie... là, dans le grand canal!...

ARÉTIN, se frappant le front.

Dominique!... Dominique!... je l'avais oublié...

Il sort précipitamment, suivi des valets.

SCENE XVI.

RAFFIO, seul, au fond, près du parapet.

Je ne le vois plus... c'en est fait!... Non, non, il réparait... Pierre s'élance dans une gondole... Courage, Pierre, courage!... Il s'en approche, le saisit... voix, dans la coulisse.

Sauvé!... il est sauvé!...

RAFFIO.

Sauvé!... oui... le voilà... on le ramène... Ah!...

SCENE XVII.

RAFFIO, ARÉTIN, DOMINIQUE, LES VALETS.

Arétin soutient Dominique, sur qui un manteau est jeté, et le fait amener sur le banc.

DOMINIQUE, lui tendant la main.

Ami! vous m'avez rendu là un cruel service...

ARÉTIN.

Insensé!...

DOMINIQUE.

Avant que d'arracher un homme à la mort, on devrait se demander: A-t-il une famille?... a-t-il une mère... un frère?... et s'il n'a pas... laissez-le donc mourir!... c'est pitié!... Tu ne sais pas que le malheur et moi, nous ne nous sommes jamais quittés... je ne t'ai pas dit que ma mère est morte le jour de ma naissance!...

ARÉTIN.

Et pauvre orphelin, tu es resté seul, n'est-ce pas?... sans une affection, sans un appui!...

DOMINIQUE.

Non, j'en avais un... j'avais un frère... (*Arétin le regarde fixement*) un frère qui avait une mission de père à remplir... (*Riant avec amertume.*) Mais la charge était trop lourde... il lui aurait fallu m'abriter sous son manteau et me donner une part de son pain... il aimait mieux, le bon et pieux frère, il aimait mieux me jeter à la pitié des passans!...

Mouvement d'Arétin.

RAFFIO et tous LES VALETS, devanant.

Ah!...

ARÉTIN, d'une voix tonnante.

Silence!... (*À Dominique, avec anxiété.*) La ville où tu es né!...

DOMINIQUE.

Pérouse.

ARÉTIN.

La rue où l'on t'abandonna?

DOMINIQUE.

Saint-François-de-Paule.

ARÉTIN, épart.

Ah!... ce nom... ce nom que j'ai tant cherché!... (*les yeux fixés sur Dominique*) C'était mon frère!...

Les valets s'approchent; Arétin, d'un geste menaçant, les force à reculer; de loin, ils tendent le cou, et cherchent à entendre ce qui suit.

DOMINIQUE, étouffé.

Mais pourquoi ces questions?...

ARÉTIN, avec effusion.

Pourquoi?... pour te dire que ce frère...

DOMINIQUE, l'interrompant.

Doit être bien misérable, si Dieu est juste... car je l'ai maudit !

ARÉTIN, à part.

Maudit !... maudit par lui... eh ! plus tard, plus tard !... (Haut.) Et ceux qui l'ont recueilli !...

DOMINIQUE.

Sont morts... morts pauvres... Alors, je suis resté seul, sans autre ressource qu'un peu de talent que m'avait donné mon père adepte, organiste à l'église Sao-Tommase... J'errai de ville en ville, enseignant la musique et le chaet, jusqu'au jour où, arrivé à Venise, je la vis, elle, cet ange à qui je vouais toute ma vie... elle, que je vais perdre... qui part aujourd'hui, ce soir !...

ARÉTIN.

Et que tu vas suivre.

DOMINIQUE.

Moi ?...

ARÉTIN.

Tiens, ami, voici ce qui te manquait, ce que je t'ai promis... voici de l'or... et plus qu'il ne t'en fallait... Pars avec elle, suis-la... Ah ! si tu pouvais m'entendre et m'exaucer, je te dirais plutôt : Ne nous quitte jamais, que ta destinée suive la

miennne, qui sera belle un jour... mais tu ne le veux pas... et moi, je n'ai pas le droit d'exiger un sacrifice... Du moins, je veux de toi une promesse, un serment.

DOMINIQUE.

Lequel ?

ARÉTIN.

Jure-moi que dans deux ans, à pareil jour, à pareille heure, tu seras à Venise, sur la place Sait-Mare... Promets-tu ?...

DOMINIQUE.

Je le jure !... Adieu, Pierre, adieu... car l'heure approche...

Il va s'éloigner.

ARÉTIN, le retenant.

Déjà !... (Avec reproche.) Deux amis qui se séparent, s'embrassent. (Dominique se jette dans ses bras.)

ARÉTIN, à part.

Oh !... ma mère, ma mère !...

DOMINIQUE, s'éloignant.

Dans deux ans !...

ARÉTIN, à lui-même.

Deux ans ?... Oh ! oui, alors, je serai puissant et riche... car aujourd'hui, ma vie d'écrivain commence... Tremblez tous, Messieurs ! La satire est une épée dont la poignée sera dans ma main, et la pointe partent !...

Pris de sortir, Dominique se retourne : Arétin lui tend les bras : il s'y précipite.

ACTE DEUXIÈME.

Au palais Arétin, à Venise.—Un riche salon : la porte d'entrée au fond, ouvrant sur une galerie. Autre porte à droite.

A gauche, une troisième porte, masquée par un tableau.

SCENE PREMIERE.

MARIETTA-DALL'ORO, assise sur un divan, jouant de l'orgue. Du côté opposé, MALEK, LE PAGE NÈGRE, entièrement vêtu de satin blanc, est étendu sur le tapis et jongle avec des boules de cuivre ; RAFFIO se promène d'un air d'importance, salue les seigneurs, pousse fièrement devant les artistes, les moines, etc. ; un PAGA fait brûler des hermes dans une coasselette antique ; UN PEINTRE, des SAIGNATEURS, des PLOMBES, des ARTISTES, se promènent en rond.

RAFFIO, s'arrêtant devant un groupe.

Patience, Messieurs !... Encore quelques minutes.... Monsieur Pierre Arétin achève sa toilette, et son excellence, débarrassée des valets qui la couvrent de parfums, sera bientôt libre de vous recevoir... (A part.) Heureux homme !... presque reif !... un palais et des courtisanes !...

UN JEUNE HOMME, se déhanchant de la foule et s'approchant de Raffio.

Pardon... Je voudrais savoir si son Excellence sera enfin aujourd'hui...

RAFFIO.

Vous donner une séance, n'est-ce pas ?... car je vous reconnais : vous êtes ce fameux peintre qui depuis plusieurs jours sollicite l'honneur...

LE PEINTRE.

De faire le portrait de Monseigneur Arétin... c'est moi.

Il examine attentivement tout ce qui l'entoure.

RAFFIO.

Vous n'êtes jamais entré dans ce palais, et tant d'éclat vous étonne ?...

LE PEINTRE.

C'est vrai... (Des.) Quelle est cette femme ?

RAFFIO, de même.

La Marietta-d'All'Oro.

LE PEINTRE.

La célèbre chanteuse ?...

RAFFIO.

Elle-même.

LE PEINTRE.

Qu'elle est belle !...

RAFFIO.

Il en a trois comme cela.

LE PEINTRE.

Hein ?...

RAFFIO.

Trois maîtresses : Marietta, que voici ; Siréna, la danseuse ; Margherita...

LE PEINTRE.

Et toutes les trois consentent...

RAFFIO.

A partager ?... non, il les trompe.

LE PEINTRE, montrant Malek.

Ce petit nègre...

RAFFIO.

Son page favori... Un cadeau d'Hariadan-Barberousse, psiche d'Alger... Un petit être qui a toutes les qualités des défauts de la signora.

LE PEINTRE.

Comment ?

RAFFIO.

Elle est curieuse, il est sourd... elle est bavarde, il est muet.

LE PEINTRE.

Muet et sourd !... le malheureux !

RAFFIO.

Malheureux ?... pastant... D'abord, on ne le peut jamais pour cause d'indiscrétion... Malek est son nom... Mais ce nom est de luxe, puisqu'il ne revient pas quand on l'appelle... et notez que, grâce à ces deux inconvénients, le seigneur page est libre de ne pas comprendre les ordres qu'on lui donne... en sorte qu'il ne fait absolument que ce qu'il veut.

LE PEINTRE.

Vous même enfin ?...

RAFFIO, se redressant.

Le premier secrétaire de Monseigneur Arétin... Ces livres, ces satires qui font tant de bruit et de scandale, c'est moi qui les écris...

LE PEINTRE.

Vous ?..

RAFFIO.

Et c'est lui qui les dicte. (*Plus bas.*) Je gémis souvent de prêter ma plume, jusqu'ici vertueuse et chaste, à ces pages pleines de fiel et de venin... dont il a seul les profits... (*Le peintre hausse les épaules et va examiner les divers portraits et les bustes d'Arétin, qui décorent la salle. Raffio continue, à part.*) Mais patience... mon tour va venir !... Ah ! ah ! mon seigneur et maître, vous attaquez les grands pour avoir leurs pièces d'or, et vous croyez qu'il ne se trouvera pas quelqu'un qui vous attaque à votre tour pour avoir vos pièces d'argent ?... Ce quelqu'un sera moi... moi, Raffio, formé à votre école. Là voici, cette petite distribue à ma façon, dont je n'ai encore trouvé que les huit premiers vers...

Il récite.

« Sur les passions quand la satire
« Tire... »

LE PEINTRE, s'approchant.

Tous ces portraits ?... tous ces bustes ?...

RAFFIO, serrant sa satire.

Sont ceux du maître... Cela vous surprend ?...

LE PEINTRE.

Sans doute... Tous ces portraits ressemblent si peu les uns aux autres, et aucun ne lui ressemble à lui-même !

RAFFIO.

Ce sont pourtant les œuvres d'artistes fameux, qui ont brigué la gloire de...

LE PEINTRE, l'interrompant.

Voyez... il y a de la douceur, de la tendresse dans ce regard... Ce n'est pas lui... (*Indiquant un buste.*) Ce front est calme et pur ; cette bouche sourit et ne s'emoque pas... Ce n'est pas lui... (*Montrant un autre portrait.*) Cette figure semble animée par des pensées bonnes et riannes ; nulle part la haine, l'envie, la colère... ce n'est pas lui !...

RAFFIO, bas.

C'est vrai, c'est vrai, jeune artiste.

LE PEINTRE.

C'est que probablement ces peintres et ces statues ont tremblé en présence du leur modèle... Moi, je serai calme, et je saurais bien fouiller dans son cœur, y lire la vérité, pour l'écrire ensuite sur son visage.

RAFFIO.

Çut !... prenez garde !... Revenez des deux heures, au moment de sa sieste... il sera seul et pourrions vous donner séance... je me charge de l'en avertir...

LE PEINTRE.

Je serai exact.

RAFFIO.

Votre nom ?...

LE PEINTRE.

Mon nom ?... Je le lui dirai moi-même. (*A part.*) Quand nous serons enfin face à face, Monseigneur Arétin.

Il sort.

SCENE II.

LES MÊMES, excepté LE PEINTRE.

MARIETTA.

Raffio !...

RAFFIO, s'approchant.

Signora ?...

MARIETTA.

Il tarde bien à paraître.

RAFFIO.

Je viens de dire qu'il était à sa...

MARIETTA.

Vous venez de mentir peut-être !... (*Le regardant fixement.*) Est-il bien seul ?... n'y a-t-il pas avec lui... une femme ?...

RAFFIO.

Ah ! signora, pouvez-vous soupçonner ?...

MARIETTA, à part.

Oui, je soupçonne... et s'il me trompe !...

RAFFIO, à part.

La jalouse !... Ah ! ciel !... j'oubliais ces billets

qu'il m'a ordonné d'envoyer ce matin.... (*Il s'éloigne de Marietta et tire les billets de sa poche.*) Trois à la fois... qu'est-ce que cela signifie?... En qualité de secrétaire et de confident, je puis... Voyons... (*Lisont le premier billet.*) « Chère Si- » réna, je t'attends dans une heure. » (*Lisant le second.*) « Dans une heure, j'aurai tout à toi, » chère Margherita. » (*Étonné.*) Heint?... les deux en même temps!... Ah! j'espère que le troisième... (*Lisont.*) « Chère Marietta, dans une heure!... » (*Surprise redoublée.*) Ah! mon Dieu, toujours de même!... le même rendez-vous pour trois maîtresses... Oh! il y a là-dessous quelque intention satanique... Démon!... démon!... N'importe, il faut lui ébaïr... et d'abord, quant à Marietta... (*Il va pour lui donner son billet et s'arrête.*) Oh! oh! un instant... Monseigneur m'a dit d'envoyer par Malek... je ne dois rien changer à son plan... pas plus qu'à ses satires....

Il frappe sur l'épaule de Malek, qui le regarde; il lui fait signe de se lever. Malek se lève, il lui remet les trois billets. Malek y jette les yeux et sort.

UN PAGE, CHIFFON.

Son excellence!

SCENE III.

LES MÊMES, ARÉTIN, magnifiquement vêtu.

Tous les personnages se rapprochent, l'entourent, et s'inclinent respectueusement...

— ARÉTIN, d'un ton d'insolence railleuse.

Salut à vous, seigneurs, artistes et pages!... Quelle foule, bon Dieu!... En vérité, mes escaliers de marbre finiront par s'user sous le pied de mes visiteurs, comme le pavé du Capitule s'est usé sous la roue des chars triomphaux... Hé bien?... vous venez me demander grâce pour votre nom, votre vie, vos œuvres, ou me dénigrer quelque grief contre un rival, un concurrent?... Plus tard... plus tard... demain... un autre jour...

RAFFIO.

Votre excellence daigne-t-elle accepter les présents qu'on lui apporte?...

ARÉTIN, bas.

Ah! Ceci est autre chose... j'ai le temps...

Il s'assied.

MARIETTA, s'appuyant sur le dos du fauteuil.
Arétin...

ARÉTIN.

Ah! vous ici, toute chère!... La journée s'annonce heureuse et belle.

Il lui baise la main.

MARIETTA.

Pour vous... car je pars...

ARÉTIN.

Déjà?...

MARIETTA.

Pour revenir, quand vous serez seul.

ARÉTIN.

Bientôt, n'est-ce pas?... Adieu! (*A part, en riant.*) Tu trouveras chez toi mon billet.

Marietta sort. Plusieurs envoyés de rois et de princes s'approchent successivement; le premier présente une épée.

RAFFIO.

De la part du duc de Ferraro.

ARÉTIN.

Une épée?...

RAFFIO.

Dont la poignée est merveilleusement travaillée...

ARÉTIN.

Et garnie de diamants!... Allons, j'écarterai que le duc de Ferraro est brave et terrible comme son épée... (*A part*) quand j'en aurai fait émousser la pointe.

RAFFIO.

Un tableau signé Jules Romain.

ARÉTIN.

Ah! il capitule?... Il faut donc que je dise, pour l'honneur de ma galerie, que Jules Romain est un grand peintre... Je le dirai.

RAFFIO.

Une chaîne envoyée par sa majesté François I^{er} roi de France.

ARÉTIN.

Donnez... Eh! mais... que vois-je?... chaque chalon représente une langue de vipère... (*Riant.*) Hal! hal! hal! Le roi veut marcher à ma suite... Mais vous vous trompez, Majesté... de la satire en or et en pierreries, c'est de la flatterie déguisée... (*Il se lève, tous saluent et s'apprêtent à sortir.*) Tout à vous, mes amis, mon palais sera toujours ouvert pour vous.

La foule sort.

SCENE IV.

ARÉTIN, RAFFIO.

ARÉTIN.

Allez, mes tributaires!... mes esclaves!... Allez, poltrons de nouvelle espèce, qu'une épée ne ferait peut-être pas reculer, et qui tremblent devant une plume... Hé bien! maître Raffio, trouves-tu que j'aie assez de gloire, assez de force, assez de puissance?

RAFFIO.

Monseigneur, vous êtes un grand homme... (*A part.*) Un diable!...

ARÉTIN.

Le rêve s'est enfin accompli!... Ce que j'ai désiré, je le possède... ce que j'ai voulu être, je le suis!

RAFFIO.

C'est vrai, maître.

ARÉTIN.

Oui, ton maître, à toi, dont je fus presque le valet... Et monseigneur Della-Volta!... la débauche l'a ruiné... Hé bien! je le prendrai à mon service, (*riant*) pour verser le vin à ma table et soigner mes rhumeaux... mais, par le diable! qu'il n'aille pas s'aviser de faire des sonnets!...

RAFFIO.

S'il avait accueilli le vôtre, du moins...

ARÉTIN.

S'il avait accueilli le mien?... je serais, à l'heure qu'il est, un très-misérable poète, tendant bonnement la main, plus humble devant un seul seigneur que tous les seigneurs ensemble ne sont humbles devant moi... En me jetant hors de son palais, Della-Volta m'a jeté sur le chemin de la gloire... Deux ans se sont à peine écoulés, et l'Italie, l'Europe, le monde retentit de ma renommée... On me méprise peut-être, mais on m'admire ; ou me hait, mais on me craint... ah ! c'est que je dispose d'un immense levier... terrible instrument qu'une presse !...

RAFFIO.

Ah ! vous avez fait un beau chemin !... (A part.) Si je lui présentais ma satire, ce serait peut-être un pas de fait sur la même route....

ARÉTIN.

Que dis-tu ?...

RAFFIO.

Moi, Excellence ?... je dis qu'il ne vous manque rien.

ARÉTIN.

Tu crois ?... erreur... Il y a encore là, dans mon cœur, une place vide... C'est faiblesse et lâcheté peut-être, qu'un homme comme moi euvie les affections des autres hommes... C'est pourtant ainsi... Ils m'appellent démon, ils me eroient méchant... moi... Ils ne voient pas que je suis méchant par métier, par état... méchant, pour faire peur et faire payer, pour mener la vie splendide et voluptueuse... Mais cette vie ne peut plus me suffire... Je veux, moi aussi, aimer et être aimé... Je veux, ce qui m'a manqué jusqu'à ce jour, ce que je vais avoir enfin... du bonheur !

RAFFIO.

Ah ! Excellence, dans ce mot-là est renfermé un nom que je ne prononce qu'avec respect : Pérona Riccia .. (à part) quatrième maîtresse.

ARÉTIN.

Oui, elle d'abord... Pérona, que je ne vis qu'un instant, quand elle vint au palais Della-Volta ; que depuis, et si long-temps, j'ai cherchée dans Venise... elle l'avait quittée... Enfin, elle est revenue, et je l'ai retrouvée... Quelle barrière entre nous cependant !... elle est la sœur de Giacomo-Robusti, du Tintoret enfin, que, depuis deux ans, je poursuis de ma vengeance, en mémoire d'une injure de deux ans ; du Tintoret, à qui je fais une guerre de tous les jours, du Tintoret, qui succombe et se meurt sous mes coups redoublés. Grâce pour lui désormais ! Car elle m'aime, elle, qui ignore ce qui se passe entre lui et moi... Elle m'aime, et pour moi elle oublie son frère, sa mère, son Dieu... elle m'aime, et aujourd'hui, ce soir... elle sera ici.

RAFFIO.

Ici ?... (A part.) Il les fascine toutes !

ARÉTIN.

Vois ce collier, qui porte une croix d'argent... c'est son frère qui le lui donna... Elle l'a détaché

de son cou, et l'a mis au mien, en me disant : Ma vie à toi !... (Prenant un écrin, qu'il retire d'une cassette.) Vois ce collier, qui porte une croix de diamant... C'est celui que je remettrai à son cou en lui disant : A toi ma vie !

RAFFIO.

Ainsi, maître, ce soir...

ARÉTIN.

Elle viendra, masquée, et demandera à parler au seigneur Sténio.

RAFFIO.

Sténio ?...

ARÉTIN.

C'est moi.

RAFFIO.

Vous ?...

ARÉTIN, après une pause.

Voilà la moitié de mon bonheur... L'autre suivra de près.

RAFFIO.

L'autre ?... Que voulez-vous dire, Monseigneur ?

ARÉTIN.

Raffio... te souviens-tu (il y a long-temps) de ce jeune homme qui se noyait ?...

RAFFIO.

Et que vous avez sauvé ?... c'était...

ARÉTIN.

Te souviens-tu de ces paroles échangées entre nous : « Dans deux ans, à pareil jour, à pareille heure, sur la place Saint-Marc... » Hé bien ! les deux années sont écoulées, le jour est venu... (Avec joie.) Je vais revoir Dominique, et cette fois lui donner un autre nom que celui d'ami. Dominiqua ! Pérona ! mes deux amours !... mes deux espérances !... Oh ! venez, venez, pour que je n'aie plus de vœux à former !

SCENE V.

ARÉTIN, RAFFIO, MALEK.

ARÉTIN.

Que veut Malek ?

RAFFIO.

Je l'avais chargé de vos trois billets, et sans doute... (Il interroge Malek des yeux et compte trois sur ses doigts ; Malek fait un geste affirmatif ; à Arétin) il les a portés.

Arétin demande par signes si elles vont venir ; Malek répond de même qu'on le suit.

ARÉTIN, riant.

Elles vont donc venir ?... ah ! ah ! ah ! la rencontre sera piquante !

RAFFIO.

Eh ! quoi ! Monseigneur, en même temps, à la fois, toute la collection ?

ARÉTIN.

Eh ! sans doute.

RAFFIO.

Juste ciel !... Et pourquoi ?

ARÉTIN.

Par le diable !... pour m'en débarrasser d'un seul coup... Penses-tu donc que j'ai jamais eu d'amour pour ces trois femmes, si sœurs, si dédaigneuses, quand j'étais Arétin le valet ?... non, non, toutes trois je les ai prises pour voir s'accomplir ma prédiction d'autrefois... Et tout entier désormais à une seule femme, il faut bien que je repousse du pied toutes ces femmes dédaignées... Viens, suis-moi... j'ai des vers à te dicter... un sonnet...

RAFFIO.

Un sonnet !... contre qui, Monseigneur ?

ARÉTIN.

Contre... mes trois maîtresses... Allons ! viens !...

Il sort en riant.

RAFFIO, *le suivant*.

O mon saint patron !... Qu'est-ce que tout cela va devenir ?...

Il suit Arétin.

SCÈNE VI.

MALEK, puis MARIETTA, puis SIRÈNE et MARGUERITA.

Malek se couche sur le tapis, et recommence à jongler avec ses boules de cuivre.

MARIETTA, *entrant*.

Voilà qui est étrange... À peine du retour chez moi, on me remet ce billet qui m'invite à venir... Pourquoi, lorsque tout-à-l'heure j'étais ici ?... (*Sirène paraît, Marietta se retourne.*) Une femme !... Sirène !...

SIRÈNE.

Marietta !... Vous, cher Arétin, signora ? Vous ?...

MARIETTA.

Et que vient y chercher la belle danseuse Sirène ?...

SIRÈNE.

Eh ! mais ; vous prévenez ma question... j'allais moi-même...

MARIETTA.

M'interroger, n'est-ce pas ?... Je veux bien vous apprendre... (*Marguerita paraît.*) Ah ! grand Dieu ! (*À Sirène.*) Eh ! faites donc la même question à Marguerita ?

SIRÈNE.

Marguerita !

MARGUERITA, *s'arrêtant*.

Elles ici !... ces deux femmes !...

SIRÈNE, *bas*.

On ne m'avait donc pas trompée !... ils disent qu'elle est sa maîtresse... oh ! si cela est vrai !...

MARIETTA.

Prenez garde ; à la colère jalouse qui brille dans vos yeux, on reconnaît en vous nos rivaux. (*À Marguerita.*) Approchez, signora... bien qu'onnamies, soyons franches... notre intérêt, notre bonheur pent-être l'exigent... Qui vous amène au palais d'Arétin, belle Marguerita ?

MARGUERITA.

Mais... serez-vous franche, à votre tour ?

MARIETTA.

La première, pour vous donner l'exemple... C'est

une lettre d'Arétin lui-même, qui m'a appelée à ce rendez-vous... voyez...

MARGUERITA.

Se peut-il ?... de même qu'il m'a écrit de venir !

SIRÈNE.

Comme il m'écrivait aussi !

MARIETTA, *ne se contenant plus*.

C'est donc une trahison infâme ?... Comme moi, il vous a trompée !... et pour en finir glorieusement, il a voulu se jouer de vous comme de moi !...

SIRÈNE.

Le traître !...

MARGUERITA.

L'insolent !...

MARIETTA.

Puis, il proclamera notre honte !...

MARGUERITA.

Nous serons livrées à la risée de ses amis !...

SIRÈNE.

Un mépris de tous !

MARGUERITA.

Oh !... il paiera cher cette audace !

SIRÈNE.

Il me reconnaîtra à ma vengeance !

MARIETTA.

Il faut qu'elle soit terrible, cette vengeance !

SIRÈNE.

Il mérite...

MARGUERITA.

Il mérite la mort !...

TOUTES TROIS.

Où, la mort !

SIRÈNE, *effrayée*.

Ciel !... son page est là !...

MARIETTA.

Folle ! le malheureux est sourd... (*Baissant la voix.*) Mais d'autres que Malek pourraient ici nous entendre... Venez, venez avec moi... Chacune de nous déjà médite son dessein... mais nos bras sont faibles... hé bien ! s'il nous a réunies pour l'outrage, que ce soit aussi pour le châtimement !... Point de reste d'amour ! point de pitié !... À nous, qui ne sommes que des femmes, la gloire de frapper ce colosse redoutable, que pas un homme n'ose attaquer... Venez donc !

Elles sortent précipitamment. Malek se lève, court au fond, et semble les suivre des yeux.

SCÈNE VII.

MALEK, RAFFIO, puis ARÉTIN.

RAFFIO, *entr'ouvrant la porte et passant la tête*.
Plus personnel... Maître, elles sont parties...

ARÉTIN *entre en riant*.

Ah ! ah ! ah !... m'en voilà délivré !... Se débarrasser d'une maîtresse, c'est chose difficile... mais de deux, trois et au-delà... rien de plus aisé !... Il n'y a qu'à les réunir... Qu'en dis-tu, Raffio ?

RAFFIO.

Que je voudrais bien savoir ce qui s'est passé...

voire petit nègre qui était là, et n'a rien entendu !...

ARÉTIN.

Curieux !... tu ne devines pas ? « Traître !... perfide !... impudent !... » Voilà, en trois mots, l'histoire de ces trois femmes... Adieu donc, mes belles, volez à d'autres amours... la cage est ouverte, déployez vos ailes.

RAFFIO, à part.

Il rit... il est joyeux... le moment est bon... (Haut.) Excellence...

ARÉTIN.

Hé bien ?

RAFFIO.

Excellence... c'est quelque chose que je voudrais vous présenter.

ARÉTIN.

Qu'est-ce donc ?

RAFFIO.

Encouragé par les triomphes de mon glorieux maître, j'ai... j'ai osé...

ARÉTIN.

Quoi ?...

RAFFIO.

J'ai osé faire une satire.

ARÉTIN, riant.

Ah ! ah ! ah !... une satire ?

RAFFIO, riant aussi.

Oui, maître, oui... eh ! eh ! eh !... une satire... quand je dis une, je me trompe... ce n'est que le commencement de...

ARÉTIN, riant toujours.

Et... et contre qui ?

RAFFIO, riant plus fort.

Eh ! eh ! eh !... contre vous, contre votre excellence... eh ! eh ! eh ! eh !... si vous daigniez l'entendre... eh ! eh ! eh !

ARÉTIN.

Voyons.

RAFFIO, lisant.

« Sur les passants quand la satire

« Tire,

« Pour punir son audace et ton

« Ton,

« Quoi ! la foudre, qui dans l'espace

« Passe,

« Ne fait pas laire tes méchants

« Chants !...

« Va revoir, au séjour des ombres

« Sombres,

« Les démons qui sont tes soutiens... »

ARÉTIN, lui appliquant un soufflet.

Tiens !

RAFFIO, reculant.

Oh !... Un soufflet !...

Malek rit aux éclats, Raffio lui jette un regard plein de fureur.

ARÉTIN, gravement.

Oui, maître Raffio... un soufflet... non parce que tu m'as injurié... c'est bien, cela... mais parce que tes vers sont mauvais.

RAFFIO.

Mauvais ?

ARÉTIN, continuant.

Il ne suffit pas d'être méchant, il faut être ha-

bile... il ne suffit pas de vouloir mordre, il faut avoir des dents... il ne suffit pas de s'armer du fonet et de frapper à tour de bras... il faut savoir le manier, choisir la place, et toucher aux endroits sensibles... Ah !... c'est tout un art, un don du génie... et la preuve, la voici : je gagne de la gloire et de l'or ; toi, tu ne gagnes qu'un soufflet... Pauvre sot !... puisque tu es incapable, même de faire du mal, borne ton ambition à être toute ta vie un homme vertueux... c'est plus facile.

RAFFIO, encore étourdi.

Oui... oui, Excellence... homme vertueux... (À part.) Un soufflet !... hum ! jalousie de métier !

Il sort, en déchirant sa satire.

SCENE VIII.

ARÉTIN, MALEK.

Malek va fermer la porte du fond ; Arétin s'assied sur un divan, et jette un coussin à ses pieds ; Malek vient y prendre place ; Arétin lui lance des pastilles, qu'il saisit et mange.

ARÉTIN.

Nous sommes seuls... Animo-toi, ma statue africaine.

MALEK.

Oui, maître.

ARÉTIN.

Tu as fait hier longue promenade sur la place... Que dit de moi le peuple ?

MALEK.

Que tout ce que vous écrivez est infâme, maître ; mais que vous avez raison d'écrire cela, puisque les grands ont la lâcheté de le payer.

ARÉTIN.

C'est juste... le peuple n'a pas tort... Que disent mes valets ?...

MALEK.

Que vous avez été valet comme eux.

ARÉTIN.

Qu'ils tâchent de devenir maîtres, comme moi... C'est bien, va-t'en.

MALEK.

Pas encore, maître... j'ai à vous dire...

ARÉTIN.

Esclave !... il ne t'est permis de parler, que lorsque je t'interroge.

MALEK.

Alors, maître, interrogez-moi encore... car il y va de vos jours.

ARÉTIN, inquiet.

Que dis-tu ?...

MALEK.

Tout-à-l'heure, j'étais là, quand les trois femmes sont venues... Elles ne se sont pas soucies de ma présence, et j'ai entendu leurs paroles... elles ont juré de se venger de vous...

ARÉTIN.

N'est-ce que cela ?... Je savais bien qu'elles

sortiraient d'ici, ennemies toutes trois, et emportant chacune son projet de vengeance.

MALÉK.

Il n'en a pas été ainsi... Elles sont parties ensemble et unies, emportant à elles trois une seule pensée... voire mort!

ARÉTIN, se levant brusquement.

Ma mort!... (*Effrayé d'abord, il se remet, et continue gaiement.*) Quelle folie!... j'allais avoir peur... de trois femmes!... (*A lui-même.*) Mais aussi, ce mot: «la mort», n'est pas un mot indifférent dans ce métier que je fais... Il faut toujours regarder autour de soi... Quand les noms de mes ennemis sont au bout de ma plume, l'épée de Damoclès est suspendue sur ma tête... (*Se rassurant.*) Mais trois femmes!... (*Riant.*) Il sera plaisant de voir le poignard briller dans ces mains gracieuses et frêles... la pointe des stylets dirigés par ces mains-là peut à peine effleurer la peau... c'est le cas de rire, et non de craindre.

SCENE IX.

Les Mêmes, RAFFIO.

RAFFIO, agité.

Monseigneur!

ARÉTIN.

Qu'y a-t-il?

RAFFIO.

Vous allez être furieux, indigné...

ARÉTIN.

Et pourquoi?...

RAFFIO.

Aucun de vos gens n'est au palais!... Vos trois maîtresses, qui sans doute tiennent encore à leurs privilèges, ont disposé d'eux tous, et pas un n'est rentré!...

ARÉTIN, à part.

Hein? Elles les ont éloignées?... serait-ce que déjà... (*Haut.*) Va, cours, cherche par toute la ville ces misérables, et apprends-leur qu'ils ne doivent ici obéissance qu'à moi.

RAFFIO.

Oui, excellence.

Il sort.

ARÉTIN.

Et toi, Malék, écoute... Rends-toi sur-le-champ à la place Saint-Marc. Les promeneurs, comme toujours, vont t'entourer, te montrer au doigt, en se disant: C'est le page d'Arétin... Examine tous ceux qui passeront près de toi... si tu vois un homme, jeune encore, qui semble inquiet et préoccupé, regarde sans cesse autour de lui, dont les yeux cherchent dans la foule un visage connu... aborde cet homme, et présente-lui ce papier qui porte deux noms: «Arétin, Dominique.» Si ces noms le frappent, si sa figure s'anime, s'il t'interroge... pour toute réponse, fais-lui signe de te suivre et rentre au palais... mais n'y rentre

qu'avec lui, ou ne quitte la place que quand tu n'y verras seul... Va.

Malék sort.

SCENE X.

ARÉTIN, seul.

Mon frère?... Oh! il aura tenu parole... Et Périna?... la journée avance, et elle ne vient pas!... Si elle ne voulait plus?... j'ai mal compris peut-être, et elle m'attend à l'église San-Luca!... (*Il se dirige vers la porte du fond, qui lui résiste.*) Fermée aussi?... Voilà qui est étrange. (*Il va à la troisième porte, masquée par un tableau et l'ouvre; mais il la referme aussitôt.*) Ce sont elles?... Ah! je comprends... (*Riant.*) Déjà!... Venez, mes belles et redoutables ennemies... et pour que votre courage ne faiblisse pas devant mon regard... vous me trouverez endormi.

Il se couche sur le divan, et feint de dormir.

SCENE XI.

ARÉTIN, MARIETTA, MARGUERITA, SIRÉNA.

Les trois femmes entrent en silence.

MARIETTA.

Il dort!... pas de bruit!

Elles s'approchent et s'entourent.

ARÉTIN, d'une voix faible et feignant de rêver.
Marietta...

MARIETTA, avec joie.

Mon nom!...

ARÉTIN.

Siréna...

MARIETTA.

L'infâme!...

ARÉTIN.

Marguerita...

TOUTES TROIS.

Point de pitié!...

Elles se dirigent vers la petite porte, Arétin se soulève et les suit des yeux, en riant.

ARÉTIN.

Les terribles et menaçantes figures!... (*Il étouffe un éclat de rire; Marietta ouvre la porte.*) Je suis curieux de... (*Tout-à-coup, son visage change d'expression; la terreur s'y peint, et il laisse échapper ces mots.*) Deux hommes!...

MARIETTA, tenant le bras d'un homme et lui mettant une bourse dans la main.

Voilà la récompense promise, et voici celui qu'il faut frapper... entrez!

ARÉTIN, comme s'éveillant en sursaut.

Ah!... (*A ce cri, Marietta ferme précipitamment*

la porte, et les trois femmes le regardent, immobiles. *Arétin continue du ton d'un homme qui se rassure.* Vous?... vous ici?... Ah! béni soit le ciel! Un rêve... un rêve horrible!... Vous étiez toutes trois dans ma goodole... elle voguait sur l'Adriatique, et tout-à-coup une lame furieuse... (*A part.*) Deux hommes armés!...

MARIETTA.

Hé bien!

ARÉTIN.

Vous périssiez toutes trois... (*Vivement.*) Mais je mourais avec vous.

MARIETTA.

Avant nous, peut-être.

ARÉTIN.

Avant?

MARIETTA.

Mais vous voilà rassuré.... ce n'était qu'un songe... Ce qui devrait maintenant vous surprendre et vous effrayer, c'est notre présence ici...

ARÉTIN, *à part,*

Que leur dire?... (*Haut.*) Pourquoi me surprendre?... pourquoi m'effrayer?... je vous attendais.

MARIETTA.

Vous nous attendiez?...

ARÉTIN.

Sans doute... Trois billets écrits par moi, ce matin...

MARIETTA.

En effet, c'est ce qui nous amène... (*Elle fait un signe d'intelligence aux deux autres femmes, et poursuit avec une froide concentration.*) Et votre projet, Monseigneur, est d'outrager brutalement en face celles que vous avez si longtemps et si lâchement trompées?...

ARÉTIN.

Moi, juste ciel!...

MARIETTA.

Hé bien! notre projet, à nous...

Siréna se dirige rapidement vers la porte.

ARÉTIN, *vivement.*

Siréna!... Siréna!... Approchez, je vous prie... Et toutes trois, écoutez-moi, de grâce... j'ai tant de choses à vous dire!...

TOUTES TROIS.

A nous?...

ARÉTIN.

Et c'est pour cela que je vous ai appelées... des choses si sérieuses!... (*A part.*) Saton, inspire-moi!... (*Haut.*) Mais, avant, permettez-moi de donner ordre que personne...

Il se dispose à sonner sur un timbre.

MARIETTA.

Ne frappez pas sur ce timbre... aucun de vos valets n'est là pour vous entendre et vous répondre.

ARÉTIN, *à part.*

C'est vrai!... deux hommes armés!...

ARÉTIN, cherchant ce qu'il va dire et regardant de temps à autre du côté de la porte.

Marietta... Marguerita... Siréna... Combien vous avez dû être saisies d'étonnement et de colère, en vous rencontrant à la porte du palais d'Arétin!... Qu'avez-vous pensé alors?... qu'Arétin est un perfide, qui s'est joué de vous... un impudent qui a voulu couronner ses trahisons par une dernière offense... (*D'un ton hypoerite, et comme s'il oisait démentir ces paroles.*) Hé bien!... (*A part, frappé d'une idée soudaine.*) Ah!... (*Il continue avec force.*) Hé bien!... c'est la vérité.

LES FEMMES.

Que dit-il?...

ARÉTIN.

Prenez place et daignez m'écouter! (*Il s'assied.*) Oui, je suis coupable de tous ces crimes, et je mériterais que chacun de vous en tirât vengeance; enfin, je mériterais... la mort... une mort bien cruelle, puisqu'elle me viendrait de vous... C'est le juste châtiment qui devrait m'atteindre... si mon cœur n'était plein de repentir.

LES FEMMES.

Du repentir?...

ARÉTIN, *continuant.*

Si une voix, venue du ciel, ne m'avait crié qu'il était temps de mettre un terme à toutes ces perfidies et de vous offrir la seule réparation qui soit digne de vous... (*Les trois femmes se regardent avec surprise.*) (*A part.*) Elles hésitent... courage!... (*Haut.*) Le jour est venu pour moi de vous dire toute ma pensée, puis d'abandonner la voie où j'ai marché trop long-temps et d'entrer dans une voie nouvelle... Assez de cette vie de débauché, dont les plaisirs durent si peu et les remords toujours... Assez de ces fausses tendresses, qui no noodeot heureux ni celui qui ment, ni celles qu'on trompe... Plus de maîtresses pour Arétin... mais une femme!...

TOUTES.

Une femme!...

ARÉTIN, *à part.*

La surprise augmente, la colère diminue. (*Haut.*) Chacun de vous est belle, chacune de vous est bonne, et peut réaliser le doux rêve que j'ai fait... Mais laquelle m'a osé aimer, m'aime assez encore pour oublier le passé, pour me pardonner ce que j'ai fait, pour ajourner toute vengeance et toute vengeance?... A celle-là, mon nom, ma vie et tout ce que je possède... à elle ma puissance, ma gloire, mes richesses... celle-là commandera en reine dans mon palais... celle-là enfin... sera ma femme.

TOUTES, *à part, en se levant.*

Sa femme!...

MARGHERITA.

Moi!...

SIRÉNA.

Moi!...

MARIETTA.

Moi!...

ARÉTIN.

Elle est ici... Mais, demsin seulement, je saurai son nom... Demain, en réponse à mes trois billets, trois billets me viendront de vous, et me feront connaître la pensée de chacune... Marietta, vous serez franche?... (*Bas.*) Je t'aime! (*A Siréna.*) Soyez sincère aussi... (*Bas.*) Chère Siréna! (*A Marguerita.*) Ne consultez que votre cœur... (*Bas.*) Que tu es belle!... (*Haut.*) A demain, donc!...

LES FEMMES.

Demain!...

ARÉTIN.

Mais la nuit est venue... Vous ne pouvez partir seules, et tous les gens de men service sent absents, dites-vous... Qu'il vous plaise donc que moi-mémo...

Il va ouvrir la petite porte.

MARIETTA.

Ciel!... arrêtez!...

ARÉTIN, qui a entr'ouvert la porte.

Ah! me voilà rassuré!... je viens d'apercevoir là, dans l'ombre, deux femmes... deux valets qui vous attendent, sans doute?

MARIETTA, dans le plus grand trouble.

Oui, oui... à demain!

ARÉTIN.

A demain!...

Les trois femmes sortent.

SCENE XII.

ARÉTIN, puis RAFFIO.

ARÉTIN, riant.

Et elles étaient venues pour me tuer!... Pauvres felles!... Oui, il en est une à qui je donnerai mon nom, ma vie et tout ce que je possède... A elle, ma puissance, ma gloire, mes richesses... Elle commandera en reine dans mon palais; enfin, elle sera ma femme... Mais celle-là... ce n'est aucun de vous!... celle-là s'appelle Périna Riccia!

SCENE XIII.

ARÉTIN, RAFFIO.

RAFFIO, entrant.

Monseigneur, j'ai couru en vain...

ARÉTIN, vivement.

Ah! c'est toi... Le sonnet que je t'ai dicté, ce matin!...

RAFFIO.

Celui où vous vous raillez si bien de vos trois maîtresses?... Le voici.

ARÉTIN.

Qu'il soit envoyé à chacune d'elles.

RAFFIO.

Eh quel!.... ce sonnet où leurs noms, leur honneur...

ARÉTIN.

Oui... il faut qu'elles sachent que je me suis encore joué d'elles, et qu'une nouvelle tentative échouerait comme la première... Quo ce sonnet leur soit envoyé avec ces mots... Écris : (*Raffio obéit.*) « Tant que je vivrai, ces vers ne seront connus que de vous et de moi... Le jour de ma mort, Venise entière les lira... Résignez-vous, belles délaissées, et brisez vos poignards, qui vous blesseraient vens-mêmes!... »

RAFFIO.

Mais, Excellence, je ne comprends...

Arétin, d'un regard, lui impose silence.

SCENE XIV.

ARÉTIN, RAFFIO, LE JEUNE PEINTRE qui a figuré à la première scène. Il porte une toile encadrée.

LE PEINTRE.

Pardon, Monseigneur, je suis...

RAFFIO.

Ah! le jeune peintre à qui vous avez promis séance... Il est exact.

ARÉTIN.

Allons, puisque j'ai promis... (*A Raffio, qui dispose le chevalet.*) Laissez-le.

LE PEINTRE, fermant avec soin les portes.

Vous permettez que je mette cette entrevue à l'abri des visiteurs?...

ARÉTIN.

Soit... Prenez place et comméencez. (*Il s'assied en face du peintre, qui prend ses pinceaux et sa palette.*) Vous appartenez à l'école vénitienne?

LE PEINTRE, tout en dessinant.

Oni, Excellence.

ARÉTIN.

Votre maître?

LE PEINTRE.

Lo Titien.

ARÉTIN.

Mon digne ami Titien?... Grand et sublime peintre, dont le chef-d'œuvre est un grand peintre comme lui.

LE PEINTRE.

De qui parlez-vous?

ARÉTIN.

Du Tintoret.

LE PEINTRE.

Se peut-il, Excellence, que ce soit vous qui disiez cela?

ARÉTIN.

Moi-mémo... Pourquoi pas?

LE PEINTRE.

Vous qui ne vous laissez pas de poursuivre le Tintoret de votre critique amère ou railleuse?... Vous qui l'avez si bien jeté au dernier rang, que jamais peut-être il ne se relèvera?... Vous, qui écrivez que le Tintoret est un misérable barbouilleur de toiles?...

ARÉTIN, avec flegme.

J'écris ainsi, mais je pense autrement... Du haut de ma tribune, je crie à la foule : « Le Tintoret est la honte de l'art. » Mais je m'y connais, j'admire ce qui est beau, et quand la foule s'est éloignée et ne m'entend plus, je dis à mes amis : « Le Tintoret est la gloire de Venise. » C'est un ennemi que je tue, mais que j'honore.

LE PEINTRE, à part.

Impudence !... (Haut et avec douceur.) J'ai jeté mes lignes principales... daignerez-vous accorder un regard à mon esquisse ?

Il prend la toile.

ARÉTIN.

Déjà ?... Tournez votre toile.

LA PEINTRE, la lui montrant.

Que pensez-vous de ceci ?

ARÉTIN, reculant de deux pas.

Qu'avez-vous dessiné là !... un homme frappé d'une halle à la poitrine, et dont le sang coule !...

LA PEINTRE, avec calme.

Ce n'est pas encore ressemblant, ce le sera bientôt... Le sang est encore dans vos veines, la halle est encore dans cette arme.

Il tire un pistolet de la poche de son pourpoint, et mesure son modèle.

ARÉTIN.

Que faites-vous donc ?

LA PEINTRE.

Je mesure mon modèle... C'est ma manière, à moi... et pour que vous ne soyez point tenté d'ouïr, il faut que vous sachiez que je suis le chef-d'œuvre du Titien... il faut que d'avance je signe cette page : Giacomo Robusti, dit le Tintoret.

ARÉTIN.

Le Tintoret !...

TINTORET, avec force.

Ah !... tu comprends ce que je veux, enfin !... car je te vois pâlir.

ARÉTIN.

Le Tintoret !...

TINTORET.

Dont tu as traîné dans la boue la couronne d'artiste... à qui tu as payé en sanglantes railleries ses longues études et ses nobles travaux... Le Tintoret, en qui le désespoir a remplacé le génie, et qui vient se venger... qui vient te tuer.

ARÉTIN, avec rage.

Le Tintoret !... Et pas une arme !... et je suis seul, livré à sa merci !

TINTORET.

Allons, Arétin, aie donc au moins le courage de ton métier.

ARÉTIN, avec joie.

Ah ! C'est donc un duel ?

TINTORET.

Non pas... un meurtre ! (Artinesse de rire.) Oh ! ne doute pas de moi... Avant que de veur, j'ai long-temps réfléchi à ce que j'allais faire... et ma fuite, préparée d'avance, m'assure l'impunité... Et encore, pourqu'il fuirais-je ?... tu as amassé tant

de haine, qu'un crime commis sur toi cesse d'être un crime, et devient la vengeance de tous... Sans doute, le bras de la justice se lèvera pour me frapper... mais elle détournera la tête, pour ne pas me voir et ne pas m'atteindre.

ARÉTIN, comme anéanti.

Il a raison !

TINTORET.

Tous ceux que tu as faits tes victimes vont me venger, me bénir, me porter au triomphe... Un cortège de lâches... tu vois qu'il y aura foule... Doutes-tu encore de moi ?

ARÉTIN, avec désespoir.

Il a raison !

TINTORET.

Allons ! demande pardon aux hommes et à Dieu !... (Il arme son pistolet et marche sur Arétin, qui recule, les yeux fixés sur l'arme ; arrivé à une table, sur laquelle il s'appuie, le collier de Périna se trouve sous sa main ; tout-à-coup, sa figure change d'expression et rayonne de joie. Tintoret, tout en s'avançant vers lui.) Ah ! ah ! brave Arétin, tu recules devant mon arme ?

ARÉTIN, triomphant.

Non ! plus maintenant !... car j'ai la mienne aussi... Regarde ce collier.

TINTORET.

Ce collier ?... Mon Dieu !... cette croix ! ce nom !...

ARÉTIN.

Ah ! ah !... brave Tintoret, tu recules devant mon arme ?

TINTORET.

Parle !

ARÉTIN.

Tu veux donc bien me laisser vivre quelques minutes encore ?

TINTORET.

Parle !

ARÉTIN.

Attends... Prolonger l'agonie de la victime, c'est aussi de la vengeance... Où est ta sœur, Tintoret ?

TINTORET.

Ma sœur ?...

ARÉTIN.

Tu l'as embrassée hier... ce matin, l'as-tu embrassée encore ?

TINTORET.

Ce matin ?...

ARÉTIN.

Non... car elle était déjà loin de toi, loin de ta maison... elle avait quitté son frère, quitté sa vieille mère, pour suivre l'homme qu'elle aime. Où l'a-t-il menée ?... où est-elle ?... Tu ignores, et moi, moi seul, je le sais... Tue-moi donc à présent !

TINTORET.

Périna !... Périna déshonorée !...

ARÉTIN.

Oui, déshonorée... si je meurs.

TINTORET.

Toi ?

ARÉTIN.

Moi... cet homme qu'elle a suivi.

TINTORET, lui appuyant son pistolet sur le cœur.

Misérable !... (Arétin demeure calme) tu vas jurer, jurer à l'instant de me rendre ma sœur.

ARÉTIN.

Déshonorée, condamnée à rougir sous le regard de son frère ?

TINTORET.

Périna !... Oh ! cela ne sera pas... la tache que tu as faite à notre nom, c'est toi qui l'effaceras... il faut que ma sœur rentre dans sa famille, la tête haute... il faut qu'elle y rentre, femme de Pierre Arétin... C'est le serment que tu vas faire.

ARÉTIN.

Non.

TINTORET.

Tu refuses ?...

ARÉTIN.

Je ne le ferai pas... tant que tu me le demanderas ainsi.

Il touche du doigt le pistolet.

TINTORET.

Hé bien !...

Il jette son arme.

ARÉTIN, posant le pied dessus.

A la bonne heure !... les chances sont égales... voilà ce que je voulais !... Je puis, s'il me plaît, me rire de ta crédulité, me railler de tes menaces, fouler aux pieds l'honneur de ta famille...

TINTORET.

Arétin !...

ARÉTIN, montrant l'orme sous son pied.

Je le puis... (Avec dignité.) Je puis aussi le dire, sans craindre cette fois et sans honte : Dans une heure, je ferai ce que tu demandes... à ta sœur, qui est pauvre, j'offrirai mes richesses... à ta sœur, que j'aime et je respecte, le nom que je me suis fait... à toi, j'offrirai la paix et mon amitié... Veux-tu tout cela, toi qui es désarmé, et n'exiges plus rien ?

TINTORET, après un silence.

Elle t'aime ?

ARÉTIN.

Oui.

TINTORET, à part.

Il le faut !... O ma sœur ! tu ne sauras jamais que j'ai mis ton bonheur avant le mien. (Haut.) Dans une heure, Arétin... Votre ami, si Périna est heureuse... Votre ennemi, à sa première larme ! Il va s'éloigner ; Arétin ramasse le pistolet et le lui présente. Tintoret sort.

SCENE XV.

ARÉTIN, seul.

Et lui aussi était venu pour me tuer !... ah ! ah ! ah !... Après les trois femmes trahies, l'homme outragé ; après la vengeance qui poursuivait Arétin le débauché, celle qui poursuivait Arétin le satirique... En un jour, en une heure, échappé deux fois à la mort !... Allons, ce n'est pas mal.

Il se jette dans un fauteuil.

SCENE XVI.

ARÉTIN, MALEK, DOMINIQUE.

MALEK, accourant.

Maitre, le voici !

ARÉTIN, transporté de joie.

Lnit Dominique !... ah ! enfin !...

DOMINIQUE, entrent et regardant autour de lui.

Où m'a-t-on conduit ?... (A Malek.) A qui ce riche palais ? Qui en est le maître ?

ARÉTIN.

Moi.

DOMINIQUE, solennel.

Monseigneur, j'ignore comment...

ARÉTIN, après avoir fait un signe à Malek, qui sort.

Dominique... tu ne me disais pas : Monseigneur, autrefois.

DOMINIQUE.

Cette voix !... ces traits !... Pierre ! (S'arrêtant.) Mais non... non... c'est impossible.

ARÉTIN.

Si tu doutes encore, prends donc cette main, viens donc sur ce cœur, pour me reconnaître.

DOMINIQUE, se jetant dans ses bras.

Pierre !...

ARÉTIN.

Mon fr... mon ami !...

DOMINIQUE.

Toi !... c'est bien toi !... Oui... Et cependant je ne puis comprendre ce que je vois, ce que j'entends... Quand j'ai demandé : à qui ce palais ? qu'en est le maître ? tu m'as répondu...

ARÉTIN.

Moi... mais je me trompais... j'aurais dû répondre : Nous, nous deux... Ami, veux-tu partager ?... veux-tu être riche de ma richesse, heureux de mon bonheur ?...

DOMINIQUE.

Que dis-tu là !... Moi ?... jamais... je suis pauvre et je resterai pauvre... Mais toi, Pierre, qui t'a élevé à ce rang ? qui t'a fait riche ?

ARÉTIN.

Demande-moi plutôt qui m'a fait poète... et comment les vers charbonnés sur les murailles de ma chambre m'ont donné un palais à Venise... car tout est sorti de là... (il se touche le front). Et quand ma renommée a grandi, quand la gloire m'a jeté des couronnes, quand l'or a roulé à mes pieds... Oh ! alors, ton nom s'est mêlé à la joie de mes triomphes ; j'ai pensé à toi, Dominique, et je t'ai attendu... Deux ans !... c'était bien long... mais enfin, tu es venu, te voilà... Dominique, sois maître ici, comme moi, prends possession de ton palais, commande à tes esclaves... et si tu es content de ce que fait là Pierre, ton ami... dis-lui que tu l'aimeras un peu.

DOMINIQUE.

Eh quoi !... tout ce que vous appartenez, vous me l'offrez !... à moi, que vous connaissez à peine, qui n'ai traversé qu'un jour de votre vie !... Qui êtes-vous donc, vous, que la Providence a mis

sur ma route pour tendre la main à un pauvre orphelin?... vous dont la première parole a été une consolation, dont la première action a été un bien-fait? N'est-ce donc pas assez?... Que voulez-vous que je fasse, dans ma reconnaissance, pour vous rendre tout ce que vous m'avez donné déjà?... Vous aimer? oh! oui, Pierre... non comme un ami seulement... mais comme j'aimerais mon père, comme j'eusse aimé mon frère.

ARÉTIN, avec émotion.

Dominique!... oh! ne rétracte jamais ces paroles... garde-les bien présentes à ta mémoire, pour me les répéter tout-à-l'heure...

DOMINIQUE.

Que signifie?...

ARÉTIN.

Ne les change pas en paroles de baine et de colère, quand je t'aurai dit...

Il s'arrête.

DOMINIQUE.

Hé bien! qu'as-tu donc?... ta main tremble... tu te soutiens à peine...

ARÉTIN.

Oui, mes jambes fléchissent... fléchissent devant toi... (*À lui-même.*) A genoux, Arétin, à genoux!...

Il tombe aux pieds de Dominique.

DOMINIQUE.

Que fais-tu ?

ARÉTIN, agenouillé.

J'implore ta pitié... je demande grâce...

DOMINIQUE.

Grâce... grâce, dis-tu?... pour qui?... pour qui donc?

ARÉTIN, à part.

Mon Dieu! donnez-moi de la force!... (*Haut*) Pour celui que tu as maudit!

DOMINIQUE.

Qui donc?

ARÉTIN.

Pour celui qui a abandonné ton enfance dans une rue de Pérouse!

DOMINIQUE.

Lui!... lui, mon frère!... Il existe!... tu le connais!... où est-il?... parle donc!

ARÉTIN.

Tu demandes où il est... quand les larmes m'étouffent, quand la voix me manque pour crier grâce!...

DOMINIQUE, poussant un cri.

Ah!... toi!... toi, mon frère! (*Le prenant dans ses bras et avec effusion.*) Mon frère!...

ARÉTIN, le tenant embrassé.

L'ai-je bien eue du... tu m'as appelé ton frère?... tu ne m'as pas repoussé?... tu ne m'as pas maudit encore?

DOMINIQUE.

Te repousser!... Te maudire!... Oh! mais, depuis longtemps je n'ai plus de baine, et dans mon isolement, je me disais: Mon Dieu! s'il était là, je l'aimerais tant qu'il m'aimerait aussi... Quand la douleur et le désespoir dépassaient mes

forces, je disais: Où est mon frère?... quand parfois il me venait un peu de bonheur: Où est mon frère? disais-je encore... Je l'appelais, et il ne répondait pas... et je pleurais.

ARÉTIN.

Oh! mais, maintenant, plus de chagrin pour toi, frère!... plus de pauvreté, de misère, d'abandon... Je t'ai retrouvé, toi, mon trésor perdu... Laisse-moi donc te regarder... je t'ai si peu vu, et il y a si longtemps!... (*À part.*) Comme il ressemble à notre pauvre mère!

DOMINIQUE.

Tu pleures?... tu pleures encore?

ARÉTIN.

Oh! c'est de joie à présent... ces pleurs-là sont les premiers que je verse... et je ne croyais pas que ce fût si doux... Te voilà donc là, près de moi... je te vois, je te tiens, je te parle... Oh! que je t'embrasse, que je t'embrasse encore. (*Après l'avoir regardé en silence.*) Voyons, frère, ouvre-moi ton cœur... que veux-tu, que désires-tu, que te faut-il, pour qu'à ton bonheur rien ne manque?

DOMINIQUE.

Mon bonheur?... c'est toi, d'abord...

ARÉTIN.

Moi?...

DOMINIQUE.

Puis, c'est elle... car je l'aime toujours... mille fois plus que je ne l'aimais... et, pauvre, je n'ai jamais osé...

ARÉTIN.

La demander pour femme... mais, à présent, tu es riche... elle sera à toi.

DOMINIQUE.

Ah! mon bon frère!...

SCENE XVII.

LES MÊMES, RAFFIO.

RAFFIO, entrant par la porte de gauche.
Excellence!...

ARÉTIN.

Qui t'a permis?...

RAFFIO, bas.

Excellence... la signora Périna.

ARÉTIN, avec joie.

Elle est là!... ah! je viens à l'instant.

Raffio sort.

SCENE XVIII.

ARÉTIN, DOMINIQUE.

ARÉTIN, allant à lui.

Et moi aussi, frère, j'aurai une femme, une femme que tu chériras comme moi, n'est-ce pas?...

DOMINIQUE.

Oh! je te le promets.

ARÉTIN.

À présent, dis-moi, dis-moi vite quelle est celle...

DOMINIQUE.

Que, grâce à toi, j'ai pu suivre, il y a deux ans...

ARÉVIN.

Oui, je m'en souviens, elle partait pour Trieste...

DOMINIQUE.

Elle en est revenue... A Trieste... je devins son maître de chant... chaque jour, je la voyais, chaque jour, je formais le projet de lui dire mon amour...

ARÉVIN.

Et ta pauvreté te fermait la bouche... mais, au-

jourd'hui que te voilà riche... va près d'elle, amène-la dans ce palais qui sera le vôtre... et moi aussi, alors, je te ferai connaître celle que j'aime, celle qui doit être ta sœur!

DOMINIQUE.

A bientôt donc, frère!

ARÉVIN.

A bientôt... (A part.) Et maintenant, tout à Périna!

DOMINIQUE, à part.

Chez Périna, maintenant!

Il sort.

ACTE TROISIÈME.

(Le cabinet d'Arétin.

SCÈNE PREMIÈRE.

MALEK, seul d'abord; puis, RAFFIO.

Il place des papiers sur un bureau.

Ici, les renseignements que j'ai recueillis dans la ville... là, les noms des grands seigneurs à attaquer... de ce côté, enfin...

RAFFIO.

Que fais-tu ici, jeune démon?... Ah! j'oublie tous jours qu'on a négligé de lui apprendre à parler et à entendre... (Il lui fait signe de sortir; Malek va tranquillement s'étendre à terre.) Comme il est obéissant!... Ah! tu es le digne serviteur de notre maître... de cette excellence si fière, si orgueilleuse, qui fait payer ses vers au poids de l'or, et qui paie les miens avec des... Mais c'est qu'ils sont meilleurs que les siens, les miens, beaucoup meilleurs... il n'a de plus que moi que de l'insolence et de l'audace... oh! je le méprise, ce grand homme... Vois-tu, petit sourd, si tu pouvais m'entendre, tu comprendrais mon mépris, tu le partagerais; et, si tu pouvais me répondre, petit muet, tu dirais comme tout le monde...

MALEK.

Que tu es un misérable...

RAFFIO.

Hein!... le... le... muet a parlé!... le muet!... ou plutôt, le diable en personne... Ah! Monseigneur, Monseigneur!

MALEK.

Si tu eses répéter ce que je viens de dire... je dirai ce que je viens d'entendre, et de plus...

Il lui montre le bout de son poignard.

RAFFIO.

Bien... bien... je deviens aussi muet... qu'est-ce que je dis?... plus muet que toi.

MALEK.

J'y compte...

SCÈNE II.

LES MÉNÉS, ARÉTIN.

Malek s'incline, et lui présente les papiers qu'il a apportés.

ARÉVIN.

Qu'est-ce que cela... encore de la satire, de l'in-

jure... Non... pour elle, pour Périna, je veux cesser d'être Arétin, je veux rester Sténio... je veux en finir avec ce métier, descendre de ma tribune pour me perdre dans la foule des autres hommes et goûter de leur bonheur... Assez de ce trône qu'il m'ont élevé!... Je briserai ce glaive qui fatigue le bras, j'arracherai cette couronne brûlante que je me suis mise au front; et, en échange de tout cela, j'aurai une femme jeune et belle, une famille, des joies pures et de tendres affections... Dominique, Périna, c'est à vous désormais qu'appartient ma vie... Remporte tes papiers, enfants, et que ceux-là dorment en paix à l'avenir... Il n'y a plus d'Arétin... je suis Sténio.

RAFFIO.

Alors, Excellence, voici un billet adressé au seigneur Sténio.

ARÉVIN.

Que dis-tu?... mais ce nom, Périna seule le connaît... ce n'est que pour elle que je le porte... ce n'est que pour elle que je l'ai signé!...

RAFFIO.

Oui, Excellence.

ARÉVIN.

Et qui t'a remis cette lettre?

RAFFIO.

Suivant votre volonté, j'avais ordonné d'introduire la jeune fille qui viendrait et demanderait le seigneur Sténio.

ARÉVIN.

Ilé bien?

RAFFIO.

Vos gens connaissaient donc ce nouveau nom; et tout-à-l'heure l'un d'eux, se promenant sur la place, vit accourir un homme à l'air effaré, furieux, interrogeant les passants et demandant si quelqu'un connaissait le seigneur Sténio... Moi, dit le valet, et le jeune homme lui remit cette lettre, ajoutant qu'il viendrait chercher votre réponse au rendez-vous indiqué...

ARÉVIN.

Voilà qui est étrange... voyons... (Il ouvre la lettre et lit.) « Si vous n'êtes pas aussi lâche qu'infâme,

« vous vous trouvez, dans deux heures, derrière » l'église San Antonio ; un homme que vous ne » connaissez pas encore, mais qui vous hait et vous » méprise, vous y attendra. » Ah ! quel fou, sans doute... Mais c'est bien à Sténio qu'est donné ce rendez-vous... j'irai... Et quel est cet autre papier?... encore cette épître au comte Léoni?... je t'avais ordonné de la lui envoyer.

RAFFIO, *présentant une lettre.*

J'ai obéi, Excellence, et voici...

ARÉTIN.

Ah ! comte Léoni, vous avez dit qu'ils étaient des lâches, ceux qui répondaient à mes insultes par des présents... J'ai voulu faire un lâche de plus, et j'attends votre tribut, inflexible seigneur.

RAFFIO.

Il y met bonne grâce, Excellence, car voici sa réponse.

ARÉTIN.

Déjà...

RAFFIO.

C'est la prière qui suit le coup de foudre.

ARÉTIN.

Lis... j'écoute.

RAFFIO, *ouvrant la lettre.*

Quelqu'un riche vase d'or, sans doute, ou un tapis venu de France... voilà ce qu'il offre. (*Parcourant la lettre.*) Ah ! mon Dieu !

ARÉTIN.

Qu'est-ce donc ?

RAFFIO.

Je n'ose en croire mes yeux... j'aurai mal lu, et vous-même...

ARÉTIN.

Donne cette lettre... (*Il lit.*) Il me résiste !... me brave... mon insolence sera châtiée, dit-il !...

RAFFIO.

Je ne m'étais pas trompé.

ARÉTIN, *avec joie.*

Ah !... enfin !... J'étais las de voir fuir devant moi ce troupeau que je fusige... j'étais las de voir les têtes se courber, et d'entendre les voix crier grâce... Voilà donc un visage qui menace et une voix qui répond... Oh ! vous êtes un digne et noble seigneur, comte Léoni... Grâce à vous, on saura que je puis soutenir mes paroles en champ clos ; que la main qui écrit est aussi la main qui combat, qu'il y a du courage dans ce cœur comme du génie dans cette tête... Oh ! un duel, un duel enfin !... Merci, comte Léoni, cent fois merci... vous avez trouvé le plus beau présent qui pût m'être fait !

RAFFIO.

Mais, Excellence...

ARÉTIN.

Mes armes !... va préparer mes armes !... chaque minute qui s'écoule est un vol fait à sa vengeance... Mes armes, donc !... (*Raffio sort, en courant, à Maltek.*) Et toi, va auprès de Périna, dis que je l'attends ici.

Maltek sort, Dominique entre précipitamment.

SCÈNE III.

ARÉTIN, DOMINIQUE.

ARÉTIN.

Dominique !

DOMINIQUE.

Oui, frère, Dominique, que tu as voulu faire heureux comme toi, et qui cependant est toujours le plus malheureux des hommes.

ARÉTIN.

Que veux-tu dire ?... Oh ! explique-toi, parle, parle vite.

DOMINIQUE.

Je dis que j'en suis plus à plaindre cent fois depuis que tu m'as fait partager tes richesses, depuis que tu as fait luire à mes yeux un espoir de bonheur... Car cet espoir s'est évanoui déjà ; car ce bonheur, il faut y renoncer à jamais.

ARÉTIN.

Mais pourquoi, pourquoi ?

DOMINIQUE.

Écoute... Quand je t'en quittai, l'âme remplie d'espérance et de joie, j'en courus vers celle que j'avais tant et si longtemps aimée. A peine avais-je franchi le seuil de sa demeure, que je sentis mon cœur se serrer... car j'entendais des sanglots, les sanglots de sa mère...

ARÉTIN.

Grand Dieu, la jeune fille était morte ?

DOMINIQUE.

Sa fille était déshonorée.

ARÉTIN.

Déshonorée !... pauvre Dominique !... malheureux frère !...

DOMINIQUE.

Oh ! oui, bien malheureux, en effet... car elle avait disparu, elle s'était enfuie de la maison de sa famille, et là, dans cette chambre, étaient les preuves de sa honte, les lettres du ravisseur...

ARÉTIN.

Et cet homme ?...

DOMINIQUE.

Je l'ai déconvert, je la verrai aujourd'hui... nous nous battons.

ARÉTIN.

Te battre !... te battre, dis-tu !... toi, si jeune et si faible, contre un homme qui te tuerait sans pitié !... oh ! non, non, je ne le veux pas.

DOMINIQUE.

Il le faut.

ARÉTIN.

Écoute, frère... J'avais la mission de veiller sur toi, et cette tâche, mal accompli jadis, est maintenant pour moi le plus saint des devoirs... Depuis deux ans, j'attendais l'instant de ton retour, je l'appellais de tous mes vœux pour racheter enfin le mal que je t'ai fait, pour l'entourer de joie et de bonheur, dût cette joie être payée de la mienne, dût ce bonheur être payé de ma vie !... Et lorsque enfin elle a sonné, l'heure de notre réunion, lorsqu'il est venu le jour où je puis te

payer en tendresse et en dévouement tes souffrances passées, tu viens me dire froidement : Je vais me battre !... Et tu crois que je le perdrai !...

DOMINIQUE.

Il le faut, te dis-je.

ARÉTIN.

Oh ! non, non, tu n'iras pas à ce combat.. On ne me rapportera pas ton corps sanglant.. Il te faut une vengeance, et tu l'auras... Pas de duel, frère, pas de duel avec cet homme... Non... dussé-je l'attendre avec toi, comme un bravo, et le tuer de ma main ; j'aime mieux me souiller de ce crime, que d'exposer tes jours... Dominique, oh ! n'est-ce pas, n'est-ce pas, que tu me jureras de ne pas te battre ?...

DOMINIQUE.

C'est impossible... le lieu du combat est choisi, l'heure convenue...

ARÉTIN.

Tu l'as donc vu, cet homme ?...

DOMINIQUE.

Non, je lui ai écrit... Un de ses valets, que le hasard m'a indiqué, lui a remis mon cartel...

ARÉTIN.

Un cartel ?... (*Il saisit celui qui est sur la table.*) Tu as écrit un cartel ?...

DOMINIQUE.

Où je le traite de lâche et d'infâme.

ARÉTIN, vivement.

Et où, pour lieu du combat, tu indiques l'église San-Antonio ?...

DOMINIQUE.

D'où sais-tu cela, frère ?...

ARÉTIN.

Moit... C'est là que se battent chaque jour ces jeunes hommes de Venise... je devais le deviner.

DOMINIQUE.

C'est là que j'irai l'attendre.

ARÉTIN.

Mais tu ne m'as pas dit encore le nom de la jeune fille...

DOMINIQUE.

Que, grâce à toi, j'ai pu suivre, il y a deux ans...

ARÉTIN.

Son nom ?...

DOMINIQUE.

Elle partait pour Trieste, avec sa mère et son frère, un peintre célèbre...

ARÉTIN.

Son nom ?...

DOMINIQUE.

Lui, se nomme Tintoret... elle, se nomme Périna Riccia.

ARÉTIN, à part.

Périna !... Et dans un instant, elle sera ici, près de lui !...

DOMINIQUE.

Qu'as-tu donc, frère ?

ARÉTIN.

Moi ?... rien... rien... Périna, dis-tu ?... Une longue inimitié contre ce frère... une haine entre nous deux !...

DOMINIQUE.

Comment ?

ARÉTIN.

Mais qui cessera bientôt... je le veux, pour toi... A présent, séparons-nous.

DOMINIQUE.

Nous séparer ?...

ARÉTIN.

Il le faut. (*A part.*) Si elle entre, tout est perdu !

DOMINIQUE.

Tu le veux... Je m'éloigne.

La porte s'ouvre ; Arétin s'élance et la repousse.

ARÉTIN.

Ah !... Va... va, Dominique... retourne près de la pauvre mère, et dis-lui que bientôt elle aura son enfant.

DOMINIQUE.

Comment ! tu pourrais...

ARÉTIN, tenant toujours la porte.

Va, te dis-je... Frère, tu sauras bientôt si je t'aime !... (*Il sort.*) Allons ! maintenant, mon dernier sacrifice... Regarde-moi, ma mère, et soutiens mon courage.

Il ouvre la porte.

SCENE IV.

ARÉTIN, PÉRINA.

PÉRINA.

Pourquoi votre main repoussait-elle cette porte avec violence ?

ARÉTIN.

C'est qu'il y avait là... quelqu'un qui pouvait vous reconnaître... quelqu'un qui vous a vue quelquefois, près de votre frère...

PÉRINA.

Et vous avez craint la honte pour moi... Oh ! vous aviez raison, Sténio... Car je suis bien coupable... Et me trouvant seule... chez vous, dans votre palais... j'ai senti mon courage fléchir, et la force m'a abandonnée... J'ai regardé en arrière, j'ai mesuré l'abîme que je venais de creuser entre ma famille et moi... et j'ai été comme saisi de vertige... Mes yeux, longtemps fermés, s'ouvraient enfin... ma pensée endormie s'éveillait... Alors, tremblante d'effroi, éperdue, je suis tombée à genoux pour prier... et j'ai dit votre nom !...

ARÉTIN, à part.

Oh ! mon frère !... mon frère !

PÉRINA.

Vous détournes les yeux ?... Et pourtant vous ne devez pas me condamner, vous, Sténio... Vous savez si j'ai lutté contre vous et contre moi-même... Je me disais que je sortirais victorieuse de ce combat... mais vous étiez toujours là... Partout vos regards me suivaient, s'attachaient aux miens... A l'église même, où j'allais demander secours à Dieu, un homme venait s'agenouiller près de moi... et c'était vous... toujours vous, Sténio.

ARÉTIN, à part.

Sténio !... encore ce nom !...

PÉRINA.

Je croyais du moins que mon secret mourrait là... Vous ne m'aviez pas encore parlé, et un jour... oh ! ce jour-là, tout espoir fut perdu... car cette voix que j'entendais, je la connaissais déjà...

ARÉTIN.

Que dis-tu ?...

PÉRINA.

Cette voix était la même que Dieu avait envoyée à la pauvre jeune fille pour la sauver du déshonneur... Et quand, pour la seconde fois, elle vint frapper mon oreille, il me sembla que ma raison s'égarait... puis, que c'était un rêve... puis enfin, et cette pensée me perdit, que c'était encore le ciel qui me parlait par cette voix, et que je devais lui obéir de nouveau... De ce jour, Sténio, la lutte fut terminée, je courbai la tête... De ce jour, je ne m'appartenais plus, et j'étais votre esclave.

ARÉTIN, à part.

Être aimé ainsi, et lui dire : Ne m'aimez plus !...

PÉRINA.

Mais vous m'écoutez à peine... Vous ne répondez pas, et vos yeux semblent encore éviter les miens... Vous êtes près de moi, et ce n'est pas à moi que vous songez... A qui donc, Sténio ?...

ARÉTIN.

Vous voulez le savoir ?... A un homme, dont sans doute vous avez entendu souvent le nom.

PÉRINA.

Quel est cet homme ?... quel est ce nom ?...

ARÉTIN.

Pierre Arétin.

PÉRINA, étonnée.

Je ne le connais pas... C'est, m'a-t-on dit, un célèbre écrivain.

ARÉTIN.

Oui, célèbre, à force d'audace et d'insolence !... Et certes, il lui en fallait, pour arriver si haut, parti de si bas... pour se faire grand et illustre, de misérable valet qu'il était... Car il était valet, Périna... entendez-vous bien ?... valet !

PÉRINA.

Que m'importe ce qu'il est, ce qu'il fut... pourvu que Sténio soit le plus noble des hommes !

ARÉTIN.

Et ce Pierre Arétin... on ne vous a pas dit... car nul ne sait cela... on ne vous a pas dit qu'il avait déjà le cœur mauvais à l'âge où tous les cœurs sont bons... On ne vous a pas dit cette effroyable histoire d'un pauvre enfant, qui était fils de la même mère que lui, et qu'il jeta dans une rue, mourant de faim et de froid.

PÉRINA.

Ah !... c'est horrible !... Mais, que m'importe qu'il soit méchant et cruel, si vous êtes bon, vous, Sténio ?

ARÉTIN.

Que vous importe ?... Je vais vous l'apprendre...

Périna, avez-vous quelquefois vu des pleurs dans les yeux de votre frère Tintorot ?...

PÉRINA.

Mon frère !... comment le savez-vous ?... Oui, à Trieste, et aussi à Venise, depuis notre retour... Souvent, s'arrêtant immobile devant le tableau qu'il achevait, il se frappe le front, s'écrie avec amertume : A quoi bon tant de peine ?... Puis, furieux, hors de lui, il rejette ses pinceaux et déchire sa toile... Alors, je cours à lui, je le couvre de mes baisers, lui demandant : Frère, qu'as-tu ?... qu'as-tu donc ?... Et lui, repousse mes caresses, s'élance hors de notre maison... et je tombe tremblante et éplorée dans les bras de notre pauvre mère !

ARÉTIN.

Hé bien ! cette colère, ce désespoir inexplicables pour vous, c'est Arétin qui les fait naître.

PÉRINA.

Qu'entends-je ?

ARÉTIN.

Ses larmes et les vôtres, c'est Arétin qui les fait couler.

PÉRINA.

Ah ! pourquoi m'avez-vous dit cela !... Je ne connaissais personne au monde, et vous venez de m'apprendre qu'il est quelqu'un que je dois détester et maudire.

ARÉTIN, à part.

Bien !... bien !... déjà sa haine... Mais cela ne suffit pas... il me faut encore son mépris, pour en finir... (Haut.) Donc, à présent, cet homme est pour vous un objet d'horreur... Et pourtant, vous ne savez pas tout... Vous ne l'avez pas vu, ce Pierre Arétin, ce prince des débauchés, promenant ses loisirs au Lido, et cherchant, parmi les femmes qui passent, quelque belle jeune fille qui lui mette au cœur un désir nouveau... S'il la rencontre, oh ! alors, l'hypocrisie !... il se fait bon et tendre ; il se donne une douce voix pour prier et parler d'amour... Ses yeux de tigre, qui auraient épouvanté la timide enfant, deviennent des yeux de serpent qui la fascinent... Il s'attache à ses pas, il la suit partout, et, pieux, si elle est pieuse, il va s'agenouiller près d'elle dans la maison de Dieu...

PÉRINA, troublée.

Que dites-vous là ?

ARÉTIN.

Pendant que l'église retentit des hymnes saintes, il se penche à son oreille, et lui dit tout bas un nom d'emprunt, qu'elle seule entend.

PÉRINA.

Mon Dieu !...

ARÉTIN.

Il ajoute qu'il mourra, si elle ne l'aime... Elle le croit, elle l'écoute, elle recueille sa parole empoisonnée... Comment douterait-elle de lui, si bon et si pieux, qui répète toutes ses prières... tous ses cantiques ?... Et un jour enfin, elle s'étonne de se voir chez lui, seule avec lui...

PÉRINA.

Mais où suis-je?... où suis-je donc?

ARÉTIN.

Et alors, prenant dans sa main la main de la jeune fille... (*il saisit la main de Périna*) il s'écrie : Assez de mensonges!... tombo ce masque d'amour et de religion!... A visage découvert, maintenant!... Viens dans mes bras, ma joyeuse maîtresse, bois dans ma coupe, chante mes chansons... et, pour te payer en gloire ou en infamie tes caresses enivrantes, une place à ton portrait au milieu de tous ces portraits de femmes!... Les voyez-vous, Périna?

PÉRINA.

Assez, assez, de grâce!... Sténio!... Sténio!... tu me rends folle!

ARÉTIN, avec un rire convulsif.

Ah! ah! ah! ah!... il n'y a pas de Sténio ici... je suis Arétin!

PÉRINA, poussant un cri.

Ah!...

ARÉTIN, tombant dans un fauteuil.

Ah! Dominique!... Dominique!...

PÉRINA.

Arétin!...

Elle le regarde avec effroi.

ARÉTIN, après un long silence, pendant lequel il est resté immobile et comme épuisé.

Comprenez-vous, à présent, pourquoi je vous ai tant parlé de cet homme?... C'est Arétin lui-même qui vous parlait... c'est Arétin que vous aimiez, Arétin qui vous avait prise pure et chaste, pour vous rendre stérile et souillée... Oh! vous étiez perdue... perdue comme toutes celles-là... (*il montre les portraits*) si Dieu n'avait envoyé un homme pour vous sauver de moi.

PÉRINA.

Que voulez-vous dire?

ARÉTIN.

Si je n'avais retrouvé ce frère abandonné antrefois, et qui m'a dit : « Frère, j'aime Périna... Périna est ma vie : tu le sais bien, puisque j'ai voulu mourir, quand elle quittait Venise... »

PÉRINA.

Mourir?...

ARÉTIN.

Mais j'ai pu la suivre à Trieste, vivre de l'air qu'elle respirait, la voir chaque jour, l'aimer en silence... sans qu'elle soupçonnât jamais le secret du pauvre Dominique.

PÉRINA.

Dominique!... où est-il?... où est-il, pour m'arracher de ce palais?... Dominique, à mon secours!...

ARÉTIN, s'éloignant d'elle.

Oh! ne tremblez plus devant moi... Le péril est passé... Oh! maintenant, respect à vous, que l'amour de mon frère a faite inviolable et sacrée... Vous parler de moi serait un blasphème... m'approcher de vous serait un sacrilège... Ne tremblez plus, car Dominique vous aime... Et il est digne

de vous, celui-là : c'est un noble cœur, une de ces belles âmes, où jamais n'entra une pensée mauvaise, qui ne savent qu'aimer, souffrir et pardonner... Il était temps que le bonheur lui vint, et j'ai disposé de vous.

PÉRINA.

De moi!...

ARÉTIN.

Tintoret avait dit : Il faut que ma sœur rentre dans sa famille, la tête baute; il faut qu'elle y rentre avec le nom d'un époux... et j'ai dit, moi : il faut que ce nom ne soit pas de ceux que l'on cache, parce qu'ils glaçant d'épouvante; que cet époux ne soit pas de ces hommes qui sémont sur leur passage la honte et le malheur; mon frère vous aime, Périna; vous serez sa femme.

PÉRINA, pleurant.

Jamais!... jamais!...

ARÉTIN, vivement.

Oh! silence, par pitié!... c'est lui!...

SCENE V.

LES MÈRES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Périna!... vous ici?

ARÉTIN.

Ne l'avais-je pas promis?... j'ai tenu parole... Celloque tu aimes, la voici, toujours pure, toujours digne de toi.

DOMINIQUE.

So peut-être!... mais... Sténio?...

ARÉTIN.

Sténio est mort!... je l'ai tué pour toi, frère.

PÉRINA.

Que dites-vous?...

ARÉTIN, bas.

Périna, n'oubliez pas qu'il a voulu mourir pour vous... (*Raffa paraît au fond, portant des épées.*) A revoir, frère... (*Bas.*) Ayez pitié de lui, Périna... (*A part.*) Comte Léoni, ayez la main ferme et le coup d'œil juste!

Il sort précipitamment.

SCENE VI.

DOMINIQUE, PÉRINA.

DOMINIQUE.

Que m'a-t-il dit?... Sténio est mort!... et c'est lui, mon frère, qui vous a amenée dans ce palais... Mais, dites un mot, Périna! Si c'est contre vos vœux que vous êtes ici, parlez, et vous serez bientôt libre, et je vous conduirai près de votre mère.

PÉRINA.

Oh! non, pas encore... car ma mère me maudirait peut-être... Et pourtant Dieu m'est témoin que je puis la revoir sans rougir, et qu'elle peut m'embrasser sans honte...

DOMINIQUE.

Mais vous l'aimez, cet homme, ce Sténio; vous l'aimez encore peut-être... Vous ne répondez pas... Incertain et tremblant, je n'ose lever les yeux sur vous et vous interroger... Le mot que vous allez dire renferme tant de joie ou tant de malheur!... Ma vie, quand vous aurez parlé va recommencer belle ou rester misérable... Et voilà que, près d'entendre ma sentence, l'espérance m'échappe et le courage me manque... j'ai peur et j'attends.

PÉRINA, lui prenant la main.

Dominique, j'ai besoin de votre pardon... promettez-le moi... car je suis bien ingrate, bien injuste et cruelle.

DOMINIQUE.

O ciel!... qu'allez-vous dire?... Oh! assez, assez! je vous ai comprise... vous l'aimez toujours.

PÉRINA, vivement.

Non... Oh! non, je n'ai d'amour pour personne... (à elle-même) pour personne!... (Haut.) Pour quelqu'un peut-être, de la haine et du mépris... mais Dieu, je l'espère, me retirera ces pensées du cœur... (Elle se met à écrire, pendant que Dominique demeure accablé.) « Mon frère, ma sainte » et digne mère, quand vous reverrai-je?... Je n'ai plus le droit de franchir le seuil de notre maison, et je n'y rentrerai que si votre pardon m'attend à la porte... Consolez Dominique; car il est bon, car il m'aime, et je ne puis être sa femme. » (Elle se lève.) Dominique, mon frère vous demandera ce que j'ai répondu... vous lui remettrez cet écrit.

DOMINIQUE.

Cet écrit, qui lui apprendra que vous ne m'aimez pas et que vous m'avez refusé, n'est-il pas vrai?... Je le lui remettrai... (Avec la plus profonde émotion.) Adieu, Périna, adieu pour jamais!...

Il va sortir. Tout-à-coup, on entend un bruit confus, et

Raffa accourt, suivi des seigneurs, des artistes, etc., qui ont paru au lever d'Arétin.

SCENE VII.

LES MÉMES, RAFFIO, entouré de la foule.

RAFFIO, dans la plus grande agitation, et tenant encore les épées.

A l'aide!... au secours!... On le tue... on le tue... vous dis-je!...

PÉRINA.

Grand Dieu!

DOMINIQUE.

Qu'y a-t-il?...

VOUS.

Parlez!

RAFFIO, d'une voix entrecoupée.

Il m'avait remis ces armes, et m'avait ordonné de le suivre jusqu'au palais voisin... celui du comte Léoni... A peine avait-il franchi la porte, qu'elle s'est refermée tout-à-coup, et alors... oh! Messieurs, mon sang s'est glacé... Alors, j'ai entendu

un grand bruit, des cris affreux, et la voix de mon maître, qui retentissait, et ces mots: Au meurtre!... on m'assassine!...

TOUS.

Ah! courons!

Ou va se précipiter hors du cabinet.

SCENE VIII.

LES MÉMES, ARÉTIN.

ARÉTIN paraît, mais pâle, haletant, les vêtements en désordre, et tenant à la main un tronçon d'épée. Il entre d'un pas chancelant, va tomber, comme évanoui, sur un fauteuil; puis, se relève tout-à-coup, et d'une voix tonnante:

Des coups de bâton!... frappé, frappé par des valets!... (Dominique s'avance vers lui.) Ne m'approche pas!... ne me touche pas!... Tu n'as donc pas entendu?... frappé par des valets!... tandis que, du haut de son balcon, il riait, ma satire à la main, et leur criait, à chaque vers: Frappez, frappez encore!... Et moi, je l'appellais, je le suppliais, je lui tendais les mains... « Descends donc, par grâce et pitié, descends... ton épée tout entière contre ce qui me reste de la miennel... je ne me défendrai pas, je me laisserai tuer... Viens donc, noble comte! » Et il riait toujours, et toujours il leur criait: Frappez, frappez encore!... (On l'entoure, il continue avec emportement.) Qui êtes-vous?... que voulez-vous?... que faites-vous ici?... Ne suis-je donc plus libre dans mon palais?... Laissez-moi... Une plume!... que je lui rende infamie pour infamie, à ce comte... que je le flétrisse, lui et les siens, son vieux père, ses enfants, sa femme... qu'à j'attache au pilori toute cette famille... qu'à je la couvre de fange et de boue... que je le force à venir, à son tour, me tendre les mains et me demander le combat... Une plume!... donnez-moi donc une plume!... (Il en saisit une, et s'élance vers la table. Avec amertume.) Des injures!... misérable fou!... des injures pour des coups de bâton!... (Brisant la plume.) Non, non, c'est du sang qu'il faut!... il faut que je tue cet homme!... (Il va sortir et s'arrête.) Mais ses valets seront encore là, entre lui et moi!... Ah!... des coups de bâton!

Les sanglots le suffoquent, et il tombe; pendant qu'on le relève, Dominique s'approche, lui serre la main et sort.

PÉRINA, allant à lui.

Arétin!

ARÉTIN.

Périna! osez-vous l'aimer encore, celui qui s'appelle ainsi?

SCENE IX.

LES MÉMES, TINTORET.

TINTORET, les yeux fixés sur Arétin.

On ne m'a pas trompé... (Prenant Périna par la main.) Viens!...

ARÉVIN, *l'apercevant.*Tintoret!... (*Il lui barre le passage.*) Tu ne sortiras pas!TINTORET, *avec dignité.*

Laissez-nous... Ni ma sœur, ni moi, ne pouvons demeurer dans cette maison.

ARÉVIN.

Tu ne sortiras pas!... Ce matin, tu es venu pour te venger, et j'ai détourné ton arme... Oh! à présent, je t'offre ma poitrine... la mort!... par pitié, la mort!

TINTORET.

Ce matin, j'avais de la baine, à présent... (*Il s'arrête.*) Adieu, Arétin!

ARÉVIN.

La mort, te dis-je!... Pendant deux ans, tu le sais, je t'ai poursuivi de cette critique de chaque jour, qui étouffe le génie et assassine la gloire... Hé bien! si tu me laisses vivre, entends cette menace... périra ton génie et meure ta gloire!... Je ne te laisserai plus ni paix ni trêve... je débiterai tes tableaux, je jetterai ton nom à la risée publique... sans force et sans courage devant ton œuvre inachevée, tu n'auras plus que des jours de désespoir, que des nuits de larmes!... Tu vois donc bien qu'il ne te reste qu'à me tuer!

TINTORET.

Allez demander la mort au comte Léoni, et ne me retenez plus: il y a déjà trop longtemps que je suis dans cette maison, où la honte est entrée...

Il entraîne Périna.

SCENE X.

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, *arrêtant Tintoret.*

Vous y resterez! car la honte en est sortie... Relevé la tête, frère!... cet homme est mort!

ARÉVIN.

Mort!... mort!... et toi blessé pour moi!... mon frère! (*Il le tient pressé dans ses bras; puis, avec amertume.*) J'ai dévéré l'outrage, et la vengeance m'échappe!... Il ne t'a pas refusé le combat à toi, digne et loyal adversaire... et moi!... Tintoret, Périna, la repoussez-vous, cette noble main, qui porte si bien une épée?

DOMINIQUE.

Pour moi... tant de bonheur!... Oh! je ne l'espère plus, frère. (*Il s'avance vers Tintoret, pour lui remettre la lettre de Périna; celle-ci prend la lettre.*) Que faites-vous?... (*Elle la déchire; il tombe à ses genoux.*) Oh! Périna!... Périna!

Arétin à part.

Lui, du moins, sera heureux... Ma main aussi,



cependant, ferait bon usage de ce fer en face d'un ennemi... mais de toutes les armes, ils ne veulent m'en laisser qu'une seule, cette plume retremnée de fiel... Hé bien! elle me suffira pour les faire trembler tous!

DOMINIQUE, *s'approchant et baissant la voix.*

Frère, il faut la briser, cette plume!

ARÉVIN.

Que dis-tu?...

DOMINIQUE.

Tu vois que ce métier, qui donne la gloire et l'opulence, réserve aussi parfois de la honte et des pleurs... Il faut quitter ce métier.

ARÉVIN.

Le quitter?... Et ma vengeance?... ma vengeance, frère!... Trouverai-je assez de vertiges pour expier l'insulte du comte Léoni?... Dieu me fera-t-il la vie assez longue pour racheter la honte d'un jour?... Non, non, Dominique, quand on a commencé cette guerre, on ne peut plus déposer les armes... quand on a mis le pied dans cette voie fatale, il faut la parcourir jusqu'au bout... J'y marcherai toujours, beurtant et renversant toute puissance et toute renommée qui ne courbera pas la tête... J'y marcherai jusqu'à la tombe, et la dernière parole d'Arétin mourant, sera une injure ou une raillerie!

DOMINIQUE.

Alors donc, Pierre, séparation entre nous!... De tous les biens que tu m'as donnés, je n'en accepte qu'un. (*Il prend le main de Périna.*) Quand tu seras las d'être l'ennemi des hommes et de toi-même, viens à moi... tu retrouveras encore Dominique, une seconde fois perdu... il te rendra sa tendresse de frère, conservée là, comme un saint dépôt... Oh! ce sera pour tous un grand et beau jour! (*Lui tendant la main.*) Frère, tu résistes encore? (*Arétin saisit sa main et la porte à ses lèvres; puis il tombe assis près d'une table et s'empare d'une plume. Avec désespoir.*) Ah!...

Périna se jette dans ses bras; Tintoret les entraîne; tout le monde sort.

SCENE XI.

ARÉVIN, *regardant autour de lui.*

Seul!... seul!... (*Il tombe le front contre la table, et pleure; Malek paraît et lui présente des papiers. Arétin relève tout-à-coup la tête, et avec résolution.*) Allons!...

Il se met à écrire. Malek se couche à ses pieds.

FIN.

77694

31111